N° 18. 1er JUIN 1910

LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

SOMMAIRE :

78, RUE D'ASSAS, 78
PARIS

Dépositaire général : E. DRUET, 108, Faubourg Saint Honoré.

Le numéro : 1 franc net.
Étranger : fr. 1.25

LA NOUVELLE
REVUE FRANÇAISE

REVUE MENSUELLE
DE LITTÉRATURE ET DE CRITIQUE.

Comité de direction :

JACQUES COPEAU, ANDRÉ RUYTERS,
JEAN SCHLUMBERGER.

Secrétaire : PIERRE DE LANUX.

Réception le Lundi de 10 à midi.

Adresser correspondance et manuscrits au siège de la Revue

78, RUE D'ASSAS, 78

Pour les réassortiments et demandes de dépôt s'adresser chez E. DRUET, 108, rue du Faubourg Saint-Honoré.

Abonnement d'un an : France 10 frs., Etranger 12 fr. 50

Abonnement sur papier de luxe 20 francs.

EN MARGE DU « FÉNELON » DE JULES LEMAITRE

Tout de même que Barrès à chanter Bruges, Venise ou Tolède les mortes, et à louer les "métèques" illustres Chénier, Moréas ou Heredia, — Jules Lemaître se repose d'une attitude un peu contrainte et concertée à portraiturer quelque grande figure bien inquiète et compliquée : Racine, Fénelon ou Jean-Jacques, dont il peut critiquer, condamner même l'inquiétude, mais non sans avoir porté sur leur déconcertante diversité la plus intelligente lumière. Naturellement, c'est par où Fénelon lui ressemble le plus qu'il comprend celui-ci le mieux et l'explique le plus habilement ; mais non pour l'excuser toujours ; car souvent il se plaît (et sans doute en ressent-il quelque renfort) à chapitrer son faible chez cet autre. Les doctrines autoritaires n'ont pas plus véhéments défenseurs que ceux qui ont eu quelque mal à obtenir l'unanimité en eux-mêmes.

Certains passages de ce livre [1] resoulèvent d'an-

[1] Jules Lemaître : *Fénelon* (Fayard).

ciennes polémiques. Jules Lemaître reproche âprement au protestantisme d'avoir disloqué, désunifié la France. En le lisant, certains ont regimbé ; mais l'accusation est plus subtile qu'il ne leur a paru d'abord ; et M. Lemaître a soin de n'assumer point, ainsi que l'on va voir, la complète responsabilité d'une thèse qu'il insinue plutôt qu'il ne l'expose nettement. Citons le passage :

L'église était devenue pour les peuples une vieille maison hospitalière et commode ; les savants et les philosophes commençaient à s'en arranger ; le dogme lui-même s'assouplissait. Le mouvement débonnaire aurait continué. Sans doute, il y avait des abus : simonie, vente d'indulgences (comme il y a, dans les gouvernements laïques, des Panamas et des trafics de décorations). Mais un bon pape aurait suffi à redresser ces incorrections regrettables. En se soulevant, non contre ces abus, mais contre l'église même le moine Luther et le prêtre Calvin, homme affreux, nous ont donné leur triste Réforme, laquelle nous a valu l'ordre des Jésuites, le rétrécissement du dogme, et pendant longtemps une intolérance catholique égale à celle des réformés. C'est bien fâcheux. Sans cela il y aurait encore une "chrétienté" ; toute l'Europe aurait aujourd'hui une même religion simplement traditionnelle et rituelle, qui pourrait être délicieuse."

"Délicieuse." A ce mot, des protestants s'indignèrent ; il me paraît pourtant que c'était plutôt affaire aux catholiques. On m'avait lu la phrase ; j'ai voulu la voir dans le livre; et j'ai remarqué

qu'après le mot "délicieux" se referment des guillemets. La phrase ne serait-elle donc pas de Lemaître ?... De plus, il écrit, aussitôt après : "Et je ne prends à mon compte qu'une partie de ces propos" — sans préciser du reste laquelle. Mais de qui sont-ils, ces propos ? Ces guillemets, quand se sont-ils ouverts ?

Voici :

Un de mes amis me propose ces réflexions : (deux points ouvrez les guillemets) " Cherbuliez, esprit vraiment libre, quoique protestant, l'a dit dans un de ses livres (ici, en note l'indication du livre : *le prince Vitale* — et non *Vitali* comme laisse imprimer Lemaître — puis deux points; puis le curieux paragraphe que j'ai donné en entier).

Ce paragraphe serait donc une citation de Cherbuliez..? J'ai commis l'indiscrétion de le rechercher dans le volume ; et je ne l'y ai point trouvé. L'ami de M. Lemaître n'a pas cité Cherbuliez, il a résumé, condensé quelques idées du livre[1] — que peut-être M. Lemaître n'a même pas eu entre les mains, car le lapsus que je signalais plus haut se trouvait dans la Revue Hebdomadaire où d'abord ont paru ces conférences, et se retrouve dans le volume.

Mais, ce paragraphe, Jules Lemaître a dû le récrire ; j'y sens son style ; le mot *délicieux* est de lui. " Cet ouvrage d'un prêtre *délicieux* " dit-il en

[1] Les idées sont celles que Cherbuliez prête au *prince Vitale*, son héros.

parlant du *Traité de l'éducation des filles* (p. 87) et ailleurs : " le quiétisme est une hérésie *délicieuse* " (p. 201) ou : " les commencements du quiétisme sont donc *délicieux* " (p. 209) et encore : " *le Manuel de Piété*... est un livre *délicieux* " (p. 257).

J'ai peu pratiqué Cherbuliez et j'avoue que j'avais gardé de mon enfance quelque prévention contre lui. Je ne connaissais pas *le prince Vitale*. C'est un très curieux livre, intéressant, pressant même par endroits — que je remercie M. Lemaître de m'avoir invité à lire. A l'abri de son approbation je m'en vais en copier quelques passages ; ils aideront sans doute à préciser la thèse que M. Lemaître esquissait :

Trop souvent la pensée religieuse de la Renaissance a été méconnue, ravalée, travestie. L'enivrement des sens, l'exaltation de la chair, le culte frivole de la forme, l'adoration profane de la beauté, le paganisme ressuscité, c'est sous ces traits qu'on a peint le siècle de Léon X. Eh quoi ! connaît-on le génie d'une époque, quand on n'en considère que les déviations et les excès ? Et quel principe n'a été altéré et faussé par les passions humaines ? Dans le platonisme chrétien des Ficin et des Pic, je reconnais l'épanouissement complet de l'idée catholique, qui a pris toute sa croissance.

Je ne nie pas que cela ne soit séduisant. Continuons :

Les créations de Dieu comme les œuvres de l'homme

sont soumises à la loi du développement graduel, elles suivent un cours ordonné. La douceur de Dieu est sa violence ; il ne brusque rien... Il a donc voulu que la révélation eût son histoire ; qu'à l'exemple de tous les êtres animés elle se développât et s'accrût avec le temps. C'est pour cela qu'il a institué son Eglise, divine couveuse chargée de féconder et de faire éclore l'un après l'autre, aux heures marquées par l'éternelle patience, tous les germes de vérité que renfermait l'Evangile.

L'Eglise a deux manières de réagir, en présence de l'hérésie : repousser ; absorber. Durant les périodes de calme, elle tend plutôt à se relâcher de ses rigueurs défensives. Il est certain que cette dernière manière, qui fut celle plus ou moins méthodique, inconsciente parfois, de certaines époques, celle encore (très consciente) de Léon XIII, ferait bien mieux le jeu de Lemaître et de Barrès qui dès lors pourraient se laisser absorber sans douleur, et sans rien dépouiller de leur " renanisme". M. Lemaître songe qu'il y eut un temps où " les hommes les plus intelligents, je crois, du seizième siècle : Erasme, Rabelais et Montaigne," malgré toute leur libre pensée, firent bon ménage avec l'Eglise, de sorte que le mouvement de la Réforme put les laisser indifférents ; et que l'Eglise accueillait de même volontiers tous les arts, sans même trop les enrôler ; et, partant, admettait, tolérait du moins maintes licences.

Oui, vraiment la religion catholique a bien

failli devenir *délicieuse* ! à cette époque où Nietzsche contemple "un spectacle si significatif, et en même temps si merveilleusement paradoxal, que toutes les divinités de l'Olympe auraient eu l'occasion d'un immortel éclat de rire ".

A ce moment, moment unique où l'Eglise semblait enfin se dissoudre, surgit Luther. Je laisse parler *le prince Vitale* :

Dans cette rencontre, (l'Eglise) semblable à un général dont l'armée occupait un front trop étendu, et qui, abandonnant à regret des positions impossibles à défendre, ramasse toutes ses troupes dans un lieu fort, on la vit laisser en proie à l'ennemi qui la menaçait, toutes ses récentes conquêtes, encore mal affermies, et se vouer tout entière à la défense de son antique héritage. Par le concile de Trente, elle réduit sa doctrine au vieux dogme traditionnel.

Même attitude avec le " modernisme " d'aujourd'hui

dégagée de toute alliance avec la philosophie et de ces lumières nouvelles qu'elle avait puisées dans l'antiquité rajeunie, elle renonce à ces agrandissements dont elle faisait gloire, elle se renferme et se retranche dans sa vieille enceinte, où elle est sûre que l'ennemi ne pourra la forcer. En même temps, par l'institution des Jésuites, elle rétablit la discipline dans sa propre armée, dont les mutineries l'effrayent, elle combat la licence des opinions *et fait rentrer dans le devoir ces intelligences hasardeuses qui, se réclamant d'elle, la compromettent par leurs aventures.*

Plus abruptement Nietzsche écrira: " Et Luther *rétablit* l'Eglise : il l'attaqua. "

Il ne s'agit que de s'entendre, entre gens de bonne volonté. Ainsi le grand crime de Luther n'est pas tant d'avoir institué un protestantisme exécrable, dont somme toute on eût fait son affaire ; le crime est d'avoir réveillé l'Eglise, de l'avoir réduite à se ressaisir et si étroitement que, des Rabelais, Renan ou Lemaître, elle ne fait plus son affaire du tout. Et tant pis pour ceux-ci, car " que sont les souffrances d'un homme au prix des destinées de l'Eglise ? continue *le prince Vitale*. Luther avait paru. Pour lui résister et pour le vaincre, il fallut qu'aux papes philosophes succédassent les papes rigoristes. " Et de même aujourd'hui...

C'est en luttant que l'Eglise prend conscience de sa force — " La force naît par violence et meurt par liberté, " dit Léonard de Vinci. C'est au contact successif de chacune des hérésies que se révèle successivement chacune de ses vertus latentes et qu'elle sent tour à tour opportunes de nouvelles sévérités.

Barrès, Lemaître, Maurras sentent tout l'avantage d'une religion unique dans l'État ; mais ayant le malheur de ne pas "croire," ils peuvent caresser le rêve ou le regret d'un catholicisme qui n'aurait pas exclu de lui-même la libre-pensée, d'un catho-

licisme qui aurait rendu le " modernisme " impossible en prévenant tous les modernismes, d'un catholicisme dont Renan n'aurait pas eu à sortir, non plus que n'en étaient sortis Erasme, Rabelais ni Montaigne, d'un catholicisme dont eux-mêmes ne pourraient pas sortir.

Mais, s'il peut paraître souhaitable pour la bonne santé, le bon équilibre de l'État que tous ses sujets se soumettent à une seule religion, M. Lemaître sait de reste qu'il ne suffit pas d'être bon Français pour être bon catholique, bon catholique pour être bon Français. Il faut en prendre son parti : il y a une orthodoxie catholique ; il n'y a pas d'orthodoxie française. — Rejeter de son sein des éléments hétérodoxes, voici qui n'appartient qu'à l'Eglise ; car il ne peut y avoir hétérodoxie s'il n'y a pas orthodoxie. Et rien n'est plus piquant que de considérer ceux-ci prétendre nous assujettir à leur orthodoxie arbitraire, qui n'ont pas su se soumettre eux-mêmes à la seule orthodoxie qui soit.

André Gide.

LES CONQUÉRANTS

Voici le cavalier sans cheval,
Mais qui le verra passer dira bien
Que c'est un chevalier.

Voici le pèlerin sans bourdon ni bréviaire,
Mais qui le verra passer dira bien
Qu'il est mieux qu'un croisé.

Voici le chef qui ne commande pas,
Mais qui l'écoutera dira bien
Que c'est un capitaine.

*
* *

Voici le conquérant sans armée
Mais le seul conquérant,
Celui qui sait parler à tous, hommes et femmes,
Et peut parer leurs cils de leurs plus précieuses
[larmes,
Et leur rendre le rire limpide des enfants.

Ses armes les meilleures, ce sont des yeux cordiaux,
Ce sont des bontés attentives qui étonnent,
C'est la façon dont sa voix aide ses paroles
C'est en lui une flamme dansante de flambeau.

Il est prodigue et nu comme un arbre au printemps,
Son cœur est chaleureux comme une serre en hiver
Et l'on s'abandonne à tout ce qu'il dit,
Et c'est encore lui qui donne, quand il prend.

Il arrivera là où vous êtes,
Il ne s'asseoiera pas à côté de vous
Comme font ceux à qui suffit
La moitié de votre visage
Et une seule de vos épaules.
Mais il se mettra bien en face
Ses genoux touchant vos genoux,
Vos mains à la portée des siennes
Et ses yeux posés sur les vôtres
Qu'ils forceront à être nus.
Et vous penserez : Où donc l'ai-je vu ?

Comme en chantant dans un caveau
On rencontre la note unique
Qui le fait vibrer tout entier
Et devient comme sa voix chaude,

Ses paroles feront trembler
Dans votre poitrine élargie
La voix belle qu'elle recèle
Et que vous ne soupçonniez pas :
Votre meilleure, votre seule voix.

Il vous aimera selon vous
Avec les présents que vous auriez choisis,
Avec sa rudesse, avec son rire,
Son humilité ou sa pitié ;
Il vous aimera autant qu'il faudra
Pour vous attendrir et vous séduire.

Vous penserez : Qu'attend-il de moi ?
Que va-t-il me demander demain ?
Et vous serez troublé, ne soupçonnant pas
Qu'en vérité, sans qu'il sache lui-même,
Il attend de vous sa raison d'être ;
Que vous lui êtes nécessaire
Comme le sont aux mots qu'on dit
Les oreilles qui les recueillent,
Comme le sont aux choses belles
Les yeux qu'il y a autour d'elles.

Car la conquête est son grand désir ;
Pareil aux héros et aux femmes,

Il aime se sentir choyé
Par des pensées d'hommes, éparses
Et qui, de loin, vers lui se tendent
Comme des doigts gourds vers un feu.

Certains soirs ses mains se pressent, chaudes
Tandis qu'il incline un peu la tête,
Parce qu'il perçoit confusément
Que l'on vient de prononcer son nom
Dans plusieurs demeures où il fut,
Maisons près de lui, maisons lointaines
Qui ne se ressembleraient en rien
N'était son amour comme un baptême.

Donc vous serez l'une de ses victoires
Que suivront une autre et d'autres encore.
La force de son cœur pliera vers lui
Les êtres d'orgueil et de mépris,
Ainsi qu'elle enveloppera
L'infirme aux yeux soumis.

Ce n'est pas la loi parmi les hommes
Que l'on se voue et que l'on donne
Sans prétendre à rien en retour ;
Et pour balancer son grand amour,
C'est l'amour de beaucoup qu'il veut...

*
* *

Dans un pays aux espoirs usés
Sur un vieux sol depuis longtemps
Voué aux hommes gais et tristes,
S'en vint un jour ce conquérant
Ivre de conquête belle et sensible.

Il connut cette terre avec lenteur,
Inlassable il y chemina
Traçant sa voie devant ses pas, comme on laboure.

Son parcours fut un seul sillon
Replié cent fois sur lui-même
Et se longeant lui-même cent fois,
Tenace, jusqu'à posséder
Tout le territoire.

Or les vagabonds qu'il dépassa
Comme des chiens rudes l'aimèrent.

Or d'une tendresse gauche et simple
Les villages simples l'aimèrent.

Or avec leurs vagues lourdes
Et leurs voix grosses de sanglots
Et leurs clameurs en fumées vastes
Et leur joie énorme et enfantine,
Les villes fébriles et pâles l'aimèrent.

Si bien qu'un jour, ô doux miracle !
Un autre naquit, très riche aussi,
Un autre se leva, jaloux de sa gloire,
Qui marcha comme lui dans le pays
En prodiguant son meilleur bien
Et cueillant, cueillant des victoires.

Oh il fallut bien que chacun
Elargissant son cœur un peu
Y fît une place de plus !

Mais d'autres conquérants alors
Surgirent comme des surprises ;
Mais il y eut cent conquérants
Et il fallut que l'on devienne.
Cent fois aimé, cent fois aimant.

Et comme les cerveaux d'adolescents
Que l'on a forcés à contenir
Et à garder de plus en plus
Rendent d'abord ce qu'ils ont reçu
Puis veulent un jour donner d'eux-mêmes,
Ceux qu'on avait cent fois conquis
Pensèrent conquérir aussi.

Et le temps vint dans le pays,
Le temps de la grande conquête

Où les gens, avec ce désir,
Quittèrent le seuil de leur porte
Pour aller les uns vers les autres.

Et le temps vint dans le pays
Où il n'y eut pour emplir l'histoire
Que des chansons à l'unisson
Qu'une ronde autour des maisons,
Qu'un combat et qu'une victoire.

CHARLES VILDRAC.

M. PAUL ADAM, PENSEUR

M. Paul Adam, dont on connaît l'impatiente fécondité, a mis plus de quatre ans, nous apprend-il, à écrire *le Trust.* De fait, on y sent d'un bout à l'autre l'âpre et valeureuse contention de l'écrivain qui s'éprouve, se rassemble et entend nous donner de son génie une mesure définitive. Quelque scrupule qu'on se fasse de dépriser un ouvrage qui pour tant de motifs s'impose à notre respect, il faut convenir cependant que sa réalisation ne paie point l'auteur des soins et des peines qu'il a pris, et non seulement que *le Trust* n'est pas un livre réussi, mais que la conception même que M. Paul Adam paraît se faire actuellement du roman ne permettait guère qu'il en fût autrement.

Ce n'est pas que la matière en soit ingrate ou peu propre à fournir au romancier l'aliment que réclame son tempérament fougueux et prodigue. M. Paul Adam, tout au contraire, s'est rarement proposé un sujet d'une invention et d'une ampleur aussi naturelles. *Le Trust*, lisons-nous dans l'argument annexé au volume afin d'en faciliter appa-

remment l'intelligence, "*c'est le roman d'une élite contemporaine imposant aux foules la loi de sa science active*". Plus précisément, c'est au triple point de vue social, économique et moral, l'histoire et la mise en scène de l'influence exercée, tant sur les hommes que sur les choses, à Cuba, aux Etats-Unis, en Egypte et ailleurs, par une association de financiers franco-américains, dont les entreprises partout suscitent l'or, la vie, les passions et le drame. Entre les mains d'un si puissant évocateur, on prévoit de quels développements, de quelles applications, cette donnée était susceptible, quels conflits serrés et tragiques elle pouvait soulever, si pour élargir son action, M. Paul Adam n'avait évité de la circonscrire, de la situer en quelque débat personnel et déterminé, si moins prévenu des idées générales qu'il se réserve d'en déduire, l'auteur s'était davantage occupé d'engager notre intérêt dans les circonstances dont son récit tout de suite se complique et qui ne sauraient avoir aucune signification, puisqu'aussi bien nous sommes sur le terrain de la fiction, qu'à la condition que notre sympathie et notre raison en puissent démêler à mesure l'opportunité et la logique liaison.

Qu'on ne croie point surtout que *le Trust* soit une œuvre abstraite, affranchie de tout contact avec le monde sensible et qui du jeu seul de la pensée tire toute son animation. Loin d'y faire défaut, l'élément concret domine et d'abord s'im-

pose. Quelle que soit la région où nous conduit l'activité de ses financiers, M. Paul Adam, pour nous rendre tangibles les modifications qu'elle apporte dans l'ordre physique et moral, n'a de cesse qu'il ne nous ait fait voir de nos yeux, avant, pendant et après, par force personnages et péripéties interposées, le paysage, le milieu, la race et tout ce qui fait la vie locale, particularisée, de telle province cubaine, d'un district américain, d'un département français. Bien plus, c'est là que, — M. Paul Adam cédant à son penchant naturel — nous trouvons, sinon les meilleures pages du volume, attendu qu'elles sont proprement digressives ou laborieuses préparations, du moins les mieux venues et les plus vivantes. Mais entre tant de tableaux et d'intrigues profusément accumulés, et l'homme du Trust dont la main partout se retrouve, nous distinguons mal quelle est la relation, la nature exacte du rapport. La situation jamais ne se dessine ou se noue. En vain, l'on cherche le théorème, si je puis dire, sur lequel va s'échafauder, ou déjà s'élabore, tout édifice de l'argumentation romanesque. Figure centrale, sans doute, cet Héricourt est à la fois trop loin des événements, puisqu'il les domine, et trop près, puisqu'il les suscite, pour que nous puissions le rattacher sûrement à l'encombrant ensemble et, du coup, débrouiller le chaos en lui donnant l'unité et la direction. Au surplus, quand M. Paul Adam nous aura révélé,

à la fin de son livre, que dis-je! en post-scriptum, le ressort de sa machine, force sera bien de convenir que nous hésitions légitimement, pour la bonne raison que ni ces humanités schématiques, ni Héricourt lui-même n'ont de part à l'action qu'ils subissent également, celles-ci n'étant destinées qu'à servir de réactif aux Idées souveraines par qui le monde aux yeux de M. Paul Adam est gouverné, comme de ces mêmes Idées, le dur Héricourt n'est que le ministre irresponsable, l'instrument seulement et l'anonyme intermédiaire.

Il apparaît ainsi qu'il y a dans ce livre trois catégories de faits, superposés, mais rigoureusement distincts et qui, s'ils se mélangent parfois, ne s'amalgament point. Il y a la masse humaine, matière première de toute réalisation, de tout phénomène social. Il y a les hommes d'affaire qui, croyant travailler pour eux, obéissent en réalité au commandement d'un idéalisme qui s'ignore. Il y a les Idées enfin, seules forces effectives et agissantes. "*Mais ces forces*, nous est-il déclaré, *qui poussent les élites et les foules à produire, à produire plus, davantage et sans cesse, quelles sont-elles ?... Peut-être les Nombres que Pythagore considérait comme divins... Les Nombres, c'est peut-être la cause de toute chose, de toute vie, de toute douleur, de toute joie... C'est la Divinité terrible, implacable, exultante.*" Ce qui est nous ramener bel et bien à une façon d'interpréta-

tion positiviste du Gouvernement Temporel de la Providence...

Chez de Maistre, cependant, tout se concilie et se justifie dans le plan chrétien. La question, dès l'abord, trouve auprès du lecteur son appropriation. Rien dans le système des *Soirées de St. Pétersbourg*, si avant que soit poussée la rigueur, qui ne s'appuie sur des points d'accord préalablement acquis. M. Paul Adam, par contre, et dans un genre qui exige avant tout concentration et coordination, pour nous amener à ses conclusions, commence par dissocier arbitrairement. Et j'accorde qu'il a raison s'il ne s'agit que d'une thèse à proposer, mais encore une fois, c'est d'un roman qu'il s'agit, c'est-à-dire d'un organisme fait à l'image de la réalité et dont la première condition d'existence, c'est qu'il soit viable et plausible. Ces événements qui se pressaient devant nous, si nous ne savions par quel bout les prendre, on voit dès lors que c'est précisément parce que là où nous supposions qu'ils contenaient en eux leur fin et leur objet, l'auteur ne les conçoit qu'en fonction d'un facteur qu'il ne manifestera que plus tard. Ils sont les états successifs d'une démonstration par l'image, et nous ne nous rendrons compte de la portée de tant de mouvement et de péripéties qu'après que l'auteur en aura expressément dégagé la finalité. Ce qui conduit et assure ainsi le développement du *Trust*, ce n'est pas un héros ou une intrigue,

mais la graduelle intelligence que nous acquérons du postulat philosophique que, par dessus son sujet, l'auteur s'évertue à nous imposer.

Quoi d'étonnant à ce compte et quelque talent que M. Paul Adam y ait dépensé, si *le Trust* nous déçoit. Ni une œuvre intellectuelle ne s'accommode du conditionnement d'un roman, ni un roman des procédés et de la filiation d'une œuvre intellectuelle. C'est bien un roman qu'a voulu faire M. Paul Adam : jusqu'au bout il lui faudra donc subir les conséquences du malentendu fondamental et voir se tourner contre son œuvre d'art tout ce qui serait avantage et nécessité s'il s'était proposé une tâche critique. Est-ce à dire qu'aucun ouvrage d'invention ne puisse servir une fin intellectuelle : on sait bien que non, et ce n'est pas le lieu de fournir ici des exemples. On inclinerait plutôt à penser que rien n'est moins accessible au talent de M. Paul Adam que le domaine des Idées.

De quelle singulière méconnaissance de ses dons naturels, M. Paul Adam, en effet, nous offre l'exemple ! Tempérament, imagination, vocabulaire, tout chez lui est sensualité : aucun spectacle du monde, aucune conjoncture qui ne se traduise en lui par une réaction des sens. De son lyrisme, de sa chaleur, de sa couleur, de son don d'évocation, — car M. Paul Adam a toutes ces qualités et nous ne lui marchandons pas l'éloge, — c'est la

sensualité seule qui fait tous les frais. Il n'existe que par elle, et par sensualité, ce n'est point seulement érotisme ou sexualité qu'il faut entendre, mais toute émotion qui vient de la chair, des choses, de l'être, du contact de la vie sous ses formes actives, immédiates et présentes. Et qu'est-ce encore, sinon cette même sensualité qui fait toute la puissance de son style, de ce style pressé, gonflé de suc, violent, congestionné et tout distendu par les passions qu'il ne saurait exprimer sans mimer le mouvement même qui les emporte? M. Paul Adam, néanmoins, veut faire penser, il prétend penser lui-même, et voilà la cause de tout le mal...

Au début de sa carrière, l'auteur de *Chair Molle* se donna tout entier au Naturalisme, ou plutôt à ce qu'était alors devenu le Naturalisme entre les mains de quelques-uns, et l'on sent bien que ce qui l'y poussa, ce fut moins l'élection raisonnée d'une doctrine que l'assurance de toucher plus directement par les méthodes naturalistes et son sujet et son lecteur. De ce Naturalisme, il ne s'est jamais dégagé. Du moins, il se rend compte que la formule est usée, qu'il y a danger à s'y enfermer et qu'à ne vouloir retenir que le matériel ou le sensible, on risque de laisser fuir le plus précieux que ne retiennent point les mailles trop lâches du filet. C'est pourquoi, comme il pencha autrefois vers le symbolisme, nous le voyons

aujourd'hui tourner au penseur et à l'idéaliste. Mais, sans le feu du ciel, en vain Prométhée eût mélangé la glaise avec l'eau : jamais elle ne se serait animée. La pensée n'est pas réjouissance qu'on ajoute au plateau pour faire le poids. Tout doit procéder d'elle et, inversement, elle ne saurait procéder d'une œuvre qu'elle n'a préalablement informée et concertée. M. Paul Adam, quand il voudra n'écouter que sa nature, son impulsion et son instinct, fera encore, comme en se jouant, de beaux livres musclés, éclatants et voluptueux, à quoi tout le dispose, et son acquis, et ses ressources, et cet orageux démon qui habite son cœur. Le *Trust* semble bien démontrer, en revanche, que la forme de son art et les conditions de son esthétique ne se prêtent point à l'enseignement intellectuel ou à la spéculation proprement dite. Non que M. Paul Adam soit illettré ou essentiellement incapable d'accéder aux régions glacées de la Raison pure : autodidacte plutôt, et avec tous les mérites et toutes les limites de cette sorte de culture; mais il y a des genres en littérature, il faut le rappeler de temps en temps, et qui ne souffrent aucune confusion, parce qu'ils correspondent à des spécifications distinctes de l'entendement.

Il n'importe pas moins de rendre hommage à l'effort d'un écrivain qui ne veut pas avoir fini de se développer et de s'accroître. M. Paul Adam mérite notre admiration, autant pour tels de ses

livres que pour l'exemple de travail et de recherche qu'il nous offre. C'est cette admiration même, disons-le pour finir, qui autorise dans la discussion de ses ouvrages une rudesse et une franchise dont il faut convenir que c'est parce qu'elle s'est peu à peu désaccoutumée que la critique actuelle a perdu le plus clair de son efficacité et de sa raison d'être.

André Ruyters.

POÈMES D'UN VOYAGE

Certes, la profonde église est ainsi toute sépulcrale, qu'on a pour ce Vendredi-Saint, sous des voiles éteignant ses vitraux (dont le soleil de Pâques allumera de nouveau la bigarrure !), solennellement enténébrée, qu'on a voulu de toute cette ombre mettre en deuil. Dans l'espace de la nef, rien : avec le silence, la mélancolie de l'obscurité déserte : personne. Mais au lointain de cette sombre allée latérale la chapelle ardente s'ouvre, bien en feu de menues flammes à foison, où ça luit dru et doré ! — Un long Christ livide, et dont les chaudes plaies palpitent avec de rouges pleurs, est exposé là, décloué de la Croix ; à la renverse il gît là et saigne comme un assassiné. Victime pathétique, avec ses blessures excitantes ! Mainte femme vient s'agenouiller contre, l'adore avidement de tout près, — admire le précieux Sang ; d'aucunes s'éplorent; et j'entends les plus zélées qui lamentent en chœur, studieusement, à voix basse. Celle-là qui s'écoute prier, toute murmurante et les yeux clos. — De temps à autre une se lève, choisit une génuflexion, prend congé de son Dieu ; puis s'en va dans quelque chapelle obscure (là-bas où des

ors enrichissent l'ombre) faire visite à certain Saint qu'elle cultive.

* * *

En chaire un moine prêche. Je vois deux bras violents, j'entends une âpre parole véhémentement éructée. — Une haine travaille cet homme, en fait un frénétique. Il dénonce, il exècre, il abhorre. S'il se tait, c'est pour considérer sous lui tous ces pécheurs... et leur vue lui est très amère ! il en est tout incommodé. Mais, ha ! ces rebelles, il fait le geste de les terrasser. Puis il recommence sa détestation.

Et le voilà soudain qui se dresse tout militant, qui se cambre, qui défie, et son verbe devient fracassant. Alors longtemps il se démène dans je ne sais quelle prise de corps avec le Démon.

Il l'a vaincu.

De nouveau assaillant son auditoire, il s'emploie à l'angoisser ; et à la fin il lui darde un cri : " El momento !.. El momento !.. El momento !.. " Il s'est arrêté : il laisse descendre un silence. Puis quelques mots, bas et sévèrement.



Ces battements d'éventails, et ces causeries en sourdine, avec ces demi-rires : dans la sombre église, comme une rumeur d'entr'acte ; un public qui se détend. Aux bas-côtés le remuement du

populaire, un vague nombre grouillant ; ces gens ici, comme au spectacle ils espèrent la suite, attendent qu'on leur donne de nouveau à écouter et à voir. Mais les orgues ont grondé, tous se taisent ; et tous se rangent, ouvrent une solennelle avenue, introduisent d'au-delà de ce pan d'ombre, comme d'une obscure coulisse, jusqu'au théâtre illuminé du chœur et de l'autel, un cortège. Un peloton d'abord passe, de soldats romains, et fait son effet. Militaires d'opéra, en maillot rose sous le harnais, armés et casqués de fer-blanc ; et ils marchent en balançant, de la lance scandant leur branle dessus le bouclier comme un tam-tam. Puis voici du clergé suivi de noirs laïcs le défilé hiérarchique et compassé, tous faisant escorte à celui-là, quelque archiprêtre, qui sous la housse d'or d'une chasuble d'apparat, à l'ombre d'un dais s'exhibe, distant et sacré. (La tête d'un vieil homme autoritaire, et savant, et rusé, — que j'imagine un dépisteur de juifs et d'héritiques ! et volontiers je lui prête une sagacité d'ecclésiastique profond). Nul qui sur son passage ne se prosterne révérencieusement, — et moi voilà que j'oublie, ou néglige, de m'agenouiller : scandale ! un prêtre m'a vu, son geste dit que j'aie à m'humilier de suite, et bien bas. Je répare, et de mon mieux. Mais sur moi que d'yeux ! sur cet intrus dans la cérémonie.

Il ne faut point de badauds ici.

* * *

Par les rues, en solennelle théorie et observant un pas de parade funèbre, prêtres et moines, avec les images sacrées, vont publiant le deuil du Vendredi-Saint ; et les fidèles enrôlés dans la procession, derrière les pénitents muets ensevelis dans le sac lugubre et le clergé chantant, dont un cuivre double de ronflements et enguirlande de gammes la psalmodie, déambulent, dignes et gardant l'ordre qu'il faut, s'honorant d'accompagner par la ville l'exhibition et la promenade des poupées du culte. Elles, on les voit qui émergeant de ce courant d'hommes en marche tanguent et semblent y voguer : Madones de luxe aux atours ostentatoires, Saintes sans modestie, étalant de mondains falbalas ; et dans un coffre de verre sur des coussins, la Vierge, ayant à son côté l'Enfant Jésus, repose, bien alanguie, toute étendue... Puis un Christ le plus galant ! en robe de velours, et coiffé d'une perruque qu'on dirait faite d'un scalp de femme. Dans le plein et franc jour proposés, ô laids ! mornes mannequins, avec leur visage de cire aux yeux de porcelaine, et leurs cheveux humains.

* * *

Non de ces pieuses gens à la piété toute simple et soumise, et qui ne savent, aux Saints-Mystères, qu'assister bonnement, dévots platoniques — mais ceux-ci goûtent en initiés, mais ils s'émeuvent,

prennent part, mêlant leur âme à tout le poème de la messe et s'enivrant du culte, que là-bas, dans une brume d'encens, au milieu des lumières, conduit ce pontife doré. Que de ferveur, et comme ils s'appliquent ! Qu'on les sent, oui, ardents et scrupuleux ! Vraiment ils s'évertuent, chacun de son mieux ; et pas un que ce souci d'une dévotion parfaite ne tienne, et captive tout entier, n'enfièvre et assombrisse ; j'en vois qui demeurent tendus, et certains semblent excédés. Cependant de toutes parts on entend sourdre une prière sans fin, c'est partout la circulation d'une parole monotone, sous le silence comme un grouillement de mots; jamais tous ne se taisent à la fois, quelques-uns toujours sont à entretenir l'oraison.

Mais la sonnette tinte, les voici à genoux et cois, recueillis dans un acquiescement profond au miracle eucharistique ; et déjà des femmes attendent à la Sainte-Table, — auprès d'où je me glisse...

De chaleureuses femmes, et qui communient avec sentiment. Et l'on voit assez combien ce dieu qu'elles reçoivent leur est plaisant, voluptueux, combien leur chair s'intéresse dans ces délices de l'âme ; je vois celle-là, celle-ci, comme amoureusement elles agréent l'hostie, avec quelle gourmandise de son dieu cette autre s'y ouvre, et puis se referme toute sur lui — Maintenant elle l'emporte! va en jouir à l'écart: aussitôt posée, au fond

de soi elle s'en saisit ! commence de le savourer. Plusieurs, ici et là, sont ainsi closes, occupées à ressentir Dieu ; dévotes chaudes et secrètes ! Et ces deux vieilles je ne les oublierai pas, dont j'aperçois là, offerts sous la blondeur des cierges, et qui soudainement s'extasient, les étroits visages arides, au teint saur, les masques jaloux et avares — ni à leurs côtés cette jolie jeune fille toute sage, la modestie dont elle communie.

* * *

Frais couloirs, et toujours pleins d'ombre, entre les hautes cases foncées. Ici et là, une boutique sombre recèle tout un trésor de fruits ; un éboulement d'oranges fait dans l'obscurité de quelque échoppe une opulence — Maints cabarets ! Dans celui-ci, caverneux et nu, où j'entre, sont attablés avec je ne sais quelles femelles rauques des gaillards à l'air brutal ; je veux comme eux boire de ce vin noir ! en fumant une cigarette et croquant des amandes grillées.

Et l'aristocratique voie où des habitations antiques d'hidalgos se carrent, affichant leurs armoiries telles que de pompeux rébus ; les portes sont closes et les fenêtres, et l'on n'entend point vivre au-dedans. — Ces jacassantes señoras que je croise, ces garces de haute mine et d'un si provocant quant-à-soi, il me faut endurer leur noire œillade,

et ce coup d'éventail dont elles me mettent si parfaitement en oubli ! (Gens d'ici ! abrupts, taciturnes, ombrageux, et prompts à entrer en passion).

Et les rues fauves et délabrées de ce quartier déchu, abandonné aux pauvres, et que souille la misère. Ces chemins aussi, qui longs entre deux murs à demi versés ne mènent nulle part, finissent parmi les pierrailles et la poudre de ruines, ou s'effacent à travers un champ de gravats et d'ordures ; ou bien ce n'est plus qu'une piste dans l'herbe d'un lieu vague.

Et partout des enfants traînent, qui vous suivent, vous jettent des cailloux, demandent un sou.

*
* *

Nous en avons fait le tour, puis nous y avons erré. Cité solitaire ! et de jadis. A la fin j'avais fermé le livre qui nous l'expliquait, qui nous importunait de son histoire, du détail de son passé, et nous nous laissions jouir d'elle avec simplicité, nous la constations, y posant les yeux et sur tel mur la main parfois ; et la couleur de ses vieilles pierres suffisait à nous émouvoir, — ô pierres où il semble qu'aient déposé les longs soleils de tant d'étés ! Qu'il est satisfaisant, pensais-je, qu'elles aient si richement bruni !

Et au soir une grande arche ouvrant sur l'occi-

dent fut emplie du plus abondant et du plus doré soleil couchant.

***

Certaine blondeur de l'air, le bleu des ombres pur de gris, et ces ocres chaudes : ah ! voici qu'enfin sortant des régions moyennes... Ample fond d'une vallée épanouie, ô pente vaste vers le Sud ! D'accord avec un large fleuve nous descendons la distance.

Des quais, le front d'une ville — grande gare, et c'est comme le vestibule de la cité ; pour moi le dernier relais de locomotives.

O Forêts chaleureuses où nous nous enfonçons, dont abonde l'arome dans le soir orageux !

La nuit est venue, et il pleut. Plus rien, entre une gare et une autre, illuminées, qu'un intervalle d'ombre monotone. Mais à l'horizon de la nuit et sous un ciel de nouveau étoilé des monts enfin soulèvent leurs dos obscurs ; mais clameur, au loin, de la mer !

— Seul dans la pluie et le vent, dans les ténèbres noyées, j'écoute l'émeute des eaux.

***

Des terres affaissées et des sables, entre les landes et la mer un rivage vague : où j'erre à pas perdus et dans l'enchantement d'une mélancolie.

Un peu d'herbe ; et quelques arbres sont là qui

végètent soucieusement, dans la gêne de ce vent perpétuel ne pouvant s'élancer tout droit, mais il leur fait biaiser. C'est ainsi qu'ils poussent en se détournant vers la terre. Pins déjetés, hérissant en désordre une sombre toison d'aiguilles comme des crins ; tamaris nerveux et tors, aux fines verges, et dont le feuillage floche à l'air d'un bouquet de plumes ! — Mais plus encore m'émeuvent ces simples herbes, aventurées au bord même des eaux, et qui parmi ces sables et sous la brûlure de l'air salin assidûment verdoient.

***

Rien d'autre, où que ce soit, sous l'azur et ce soleil fixe qui éclate blanc, qu'un écran de rocs, quelques oliviers poudreux, c'est tout le spectacle depuis tant d'heures que ce train traînassant çà et là me promène, captif dans ce wagon où il fait si chaud ! avec ces autres, tout décontenancés par l'ennui, occupés à bâiller et à sentir leur soif. Paysage médiocre ; et certes moi aussi je boude son ingrate monotonie. Cependant je ne laisse pas que d'agréer ces teintes exténuées de rose et de mauve... et je savoure de ces montagnes apparues le bleu lointain, ô montagnes là-bas ! où je m'aventurerai demain.

***

Ton absence à la gare. Et ce fâcheux hôtel, où

nous devons nous joindre et qui n'existe plus. Des pas indécis, des mots contre la péripétie. Ah ! cette pensée me dépite, qu'il me faudra sans toi... si de ce train qui s'arrête ?... Mais te voici ; et que tu me plais ! d'être vêtu déjà en routier.

* * *

Je marche solidement, et j'exulte en moi-même! d'avoir quitté les plaines et de pousser mon pas, dans le vacarme de ces eaux fracassantes, toujours plus loin, entre ces brutales murailles.

Rien ici que de farouche et d'abrupt. Dont j'ai joie. O parois !

De petites touffes tristes végètent aux fissures du calcaire, des arbres tout là-haut se cramponnent sur le vide.

Après la borne, à ce détour, d'un formidable bloc, la paroi éclatée ouvrant vers les hauteurs une rue vertigineuse :

Escaladons ! Mon allégresse se change en une jubilante colère. Ah ! à travers la pierraille et par-dessus ces rocs où ma semelle ferrée dérape...

Maintenant dans l'herbe, que le grand soleil chauffe, de ce flanc, je gravis posément, travaillant des jambes.

Muets, et nos regards alentour sur les considérables sommets graves.

Mais nous nous hâtons dans ces solitudes. Et jusques à quand avancerons-nous sur ce plan morne et gazonné ?..

Ils dévalaient le sentier, d'un petit trot souple et silencieux de sauvage. En nous croisant, ils ont pris le temps de poser sur nous un noir regard. C'étaient trois faces rases, anguleuses, et cuivrées — trois vagabonds étranges ! le front ceint, barbarement, d'un bandeau couleur de sang, et un grand haillon fauve de tous côtés leur pendant des épaules.

Les hommes vont leur pas, et les femmes courageusement se hâtent à leur suite déhanchées sous des charges, des enfants trottent, de grands vieux enjambent avec raideur. Ils s'en sont allés, toute une tribu de pauvres, se louer en France pour les vendanges ; maintenant ils retournent chez eux, à leur misère.

Et leur longue file serpente au travers du flanc énorme et nu.

Ces sommets ronds et chauves que domine un grand cap de pierre, ces pentes vagues d'herbe roussâtre, ces tristes talus où s'espacent des buis...

Et la vallée en bas, d'une si déserte monotonie. — Le sentier y descend.

JEAN CROUÉ.

LE POÈME IMPOSSIBLE

" Toute connaissance que n'a pas précédée la sensation m'est inutile. "

(A. GIDE. *Les Nourritures Terrestres*).

A l'invitation de Mohammed Sultan du Moultan, Saadi, trop vieux pour l'accepter, voulut que son cher élève Sohrab se rendît. Saadi lui avait enseigné l'admiration de Firdousi le Paradisiaque, qui sut créer avec des mots des jardins plus durables que ceux de son père le jardinier. Sohrab pouvait répondre à chaque distique du Schah-Nameh par le distique suivant, et son nom lui venait du héros de Firdousi dans ce Livre des Rois.

Sachant que l'humilité est la première vertu du poète, Sohrab imita d'abord en tous points la vie de son maître : comme Saadi il accomplit quinze fois le pélerinage de la Mecque, comme lui il voyagea par toute l'Inde, fut esclave des Francs, et même il sut, comme lui, faire deux mariages dont le premier fut malheureux.

Quand il arriva chez le Sultan qui demandait un poète, il avait déjà composé des vers, brillants

comme le clair de lune et parfumés comme la rose, où les meubles et les étoffes tenaient entre eux d'admirables conversations. Mais Mohammed-ibn-Ghyas-ed-Din-Balaban ne désirait pas un Jardin des Roses ou un Jardin des Arbres, tel que le Goulistan ou le Boustan de Saadi, il exigeait un poème religieux où ne fleurirait rien que les miracles et que parfumeraient seuls les parfums des vertus. A cette besogne le jeune homme Sohrab fut réservé, comme on réservait pour le service et la délectation du Sultan les éléphants les plus vigoureux et les roses les plus suaves. Parce que Mahmoud avait ainsi traité le Paradisiaque, Mohammed disposa pour Sohrab un magnifique appartement qu'enfermaient les quatorze compartiments des Treize-et-un Jardins secrets.

On nourrissait des meilleures nourritures les bêtes et les fleurs royales ; de même il fallut baigner dans toutes les douceurs les sens du poète. Les Treize-et-un Jardins, vainqueurs des saisons, avaient été si merveilleusement inventés que pas un caprice du temps ne pouvait les priver de fleurs même l'espace d'un jour. Et, pour se reposer quand Sohrab préfèrerait son appartement, il y découvrirait des forêts insensées de palmettes, de feuillages qui s'achèvent en rinceaux, d'arbres de vie peuplés de fantastiques oiseaux affrontés, toute la végétation des velours le long des murs ; les tapis de soie à rehauts d'argent fondaient comme une

mousse sous les pas ; et des djirns d'or, accroupis en des coins, faisaient monter, dans l'imperceptible fumée des cassolettes, des parfums qui semblaient émaner des fleurs d'étoffe. Avec les œillets, les jacinthes et les tulipes des Jardins et des brocarts, avec leurs odeurs et leurs couleurs, comme les rosiers sous le soleil font avec du fumier les roses, Sohrab le poète, au son du ravanastron apporté par les moines mendiants du Pays des Idoles, aux sons de la flûte, du rebab et du tambourin qu'expliquent les pas des danseuses, devait couvrir de vers immortels son parchemin pour la gloire de Dieu, du Prophète et du Sultan Mohammed.

D'abord les chaleurs et les odeurs des Jardins soumirent et trahirent le poète ; les jacinthes auraient voulu entrer dans un Livre de Jacinthes semblable au Goulistan, et Sohrab s'irritait de ne pouvoir vaincre l'insistance des distiques qui se composaient malgré lui pour exalter des choses trop petites.

Alors il se retira dans les mondes impossibles et compliqués qu'avait dressés le long des murs la fantaisie du tisserand ; et sa démarche attentive promenait, parmi les parfums des cassolettes, ceux dont on avait embaumé ses vêtements lamés d'or. Et de nouveau Sohrab, dans les douceurs, s'étonna de rester plus stérile qu'autrefois. Car l'Appartement, comme le Jardin, peupla son âme d'odeurs, de sons et de couleurs qu'il aurait voulu mettre

en des vers pour les empêcher de jamais mourir ; mais il sentait bien l'inconvenance d'un tel dessein, et il demeurait silencieux et stérile, sachant qu'on ne célèbre pas Dieu, et ce qu'il y a de plus noble au monde, avec le vil souvenir des roses nées du fumier et des tapis que tissèrent des esclaves.

Les voluptés qui ne quittent pas terre étouffaient le désir du ciel, et Sohrab pleurait de se voir mené par ses yeux, ses narines et ses oreilles. Ayant envoyé vers le Sultan, il lui fut répondu que l'on élèverait, au centre de son appartement, des cloisons d'un tissu très-subtil dont la transparence préserverait Sohrab enfermé ; donc le poète étendit une gaze entre son cœur et les plaisirs trop forts ; filtrées, les odeurs des cassolettes et la musique des musiciens n'effleurèrent plus qu'à peine sa sensualité, et il put enfin douter si les couleurs jadis despotiques persistaient de l'autre côté du mur de mousseline.

Des femmes aussi il s'abstint sagement, parce que leur chair attache à jamais son désir aux doigts qui l'ont touchée, et parce que de leurs embrassements une fois acceptés nul ne se délivrera plus par la solitude, — et parce qu'un seul baiser suffirait à fermer les lèvres d'un poète religieux.

Et Sohrab connut que, s'éloignant des réalités et des plaisirs, il s'approchait enfin de la sérénité qu'il faut pour chanter au-dessus des choses de la terre : si quelque ami venait vers lui, le poète se retirait

à l'heure de la visite, ayant dit : " *Viens et assieds-toi sur les coussins ; en rentrant j'y trouverai ton ombre assise ; — parle comme si j'étais là, et je trouverai l'image de ta parole en rentrant.* " Ainsi, après qu'il eut mis un filtre entre son cœur et les plaisirs trop forts, ne prenant plus que l'ombre de toute jouissance, Sohrab crut qu'il devenait l'homme libre qui sera le poète de Dieu.

Or, il fut averti que le monde encore pénétrait violemment en lui par les yeux, — et il les creva. Mais aussitôt ses oreilles s'emplirent d'un bruit énorme et continu ; et, ne pouvant plus écouter la voix de son âme, il se perça le tympan. Alors, dans une nuit et un silence sans trouble, il ne regretta rien et ne désira plus rien, car sa pensée terrestre s'était éteinte avec la vision du monde qu'elle avait refusé de refléter, et Sohrab n'avait plus en lui de quoi remplir les humbles distiques.

Il cessa d'employer les mots où persistent les couleurs et les sons ; il voulut pour le Dieu qu'il contemplait une offrande verbale qu'aucun usage n'eût souillée ; et il déclamait son poème, enfin trouvé, dans une langue nouvelle que personne ne pouvait comprendre et que lui-même n'entendait pas.

Cependant le Sultan Mohammed voulut connaître le chef-d'œuvre qu'il avait commandé. Quand il entra dans l'appartement de mousseline, Sohrab, aveugle et sourd, n'apprit la venue de

son seigneur que par le geste brusque d'un esclave qui lui fit plier les genoux pour la prosternation. Et même la colère du Sultan déçu ne put arriver jusqu'à lui. Mais, sachant que celui pour qui il s'était arraché la vue ne déchiffrerait pas les car actères qu'il traçait sur son par-chemin et que lui-même ne lirait jamais, sachant que celui pour qui il s'était arraché l'ouïe ne saisirait pas les paroles qu'il lançait vers lui sans les entendre, sachant que son poème fait pour le ciel resterait enfermé dans sa pensée, très-beau mais inutile à toute la terre, Sohrab, tandis que son front balayait la poussière, laissa tomber de ses yeux morts des larmes si lourdes qu'elles creusèrent à son seuil deux trous qu'on y voit encore ; et ces deux signes dans la pierre sont le seul distique que l'on ait pu lire du poète Sohrab.

RAYMOND SCHWAB.

L'HUILE DE LA LAMPE

I.

Ces malheureux cyprins dans le morne cristal
où se consume en rond leur muette existence,
quelle inquiète pensée leur travaille le cerveau ?
Leur bouche molle fait des o sans fin dans l'eau :
de quel appel peut-être retentit ce bocal !
Nous n'en saurons d'ailleurs jamais un traître mot,
car l'aquarium jaloux ne laisse rien passer...
Et de si près, ma sœur, que vous vous incliniez,
nul éclair sympathique ne brillera jamais
dans la boule myope et flasque de ces yeux...
Ne dites pas surtout qu'il ne s'agit que de poissons :
Victor Hugo l'affirme : dans la vie tout se touche.
Nous aussi, c'est en vain que nous ouvrons la bouche,
les plus amers sanglots que nous tire la passion
ne sont pareillement que creuses bulles d'air.
Nous avons beau crier : personne ne répond.
Tant il est vrai, ma sœur, que tout dans la nature,
le ciel, l'homme, la mer et la pisciculture
fut fait par Dieu pour enseigner la créature
et fournir des sujets à sa littérature...

II.

Abaissons les rideaux et rallumons la lampe
tiède encore, ma sœur, de la veillée d'hier.
Le vent gémit, le ciel est noir, et c'est l'hiver...
Au coin du feu, ma sœur, asseyons-nous ensemble.
Que faire par un temps pareil sinon se taire
et se dire qu'ailleurs le soleil illumine
le marbre des Cyclades qui trempe dans l'eau bleue.
Ne bâillez point, mais songez plutôt au steamer
que les flots et les vents bousculent sur la mer.
Faites des vœux pour qu'au port il arrive
et que le mousse encore puisse embrasser sa mère !
Songez aussi que les requins ont faim dans l'eau
et que l'estomac creux, ils suivent le vaisseau
attendant — c'est affreux ! — que quelqu'un dégringole...
Ah, j'en conviens, ma sœur, tout ça n'est pas bien gai.
Quittons donc ce sujet et feuilletons des livres
où l'on parle d'oiseaux. Voici des perroquets,
des casoars, des grèbes... Et ne bâillez point, ma sœur...
Souhaitez-vous que je vous conte des histoires ?..
— Non, mon ami, prenez plutôt garde à la lampe :
on dirait qu'elle baisse... — Ce n'est rien, c'est l'hiver....
— Mon frère, je m'ennuie...— Eh, qu'y puis-je, ma chère :
au coin du feu, asseyons-nous, ma sœur, ensemble...
Nous dormirons tantôt et le vent dans les pins
sifflera. Il fera tout noir et votre main
sous les draps cherchera la mienne.— Oui, mais demain....

— Ah, ma sœur, vous manquez vraiment d'enthousiasme!
Le feu s'éteint ; l'hiver aura marché dessus.
Si nous étions pauvres, nous devrions maintenant
rester transis au coin de l'âtre. Sonnez la bonne :
qu'elle apporte du bois, des sirops, du thé russe...
Et permettez enfin, ma sœur, que je m'adonne
à ce roman nouveau de Madame Mardrusse...

III

Ah, cette nuit si longue, elle s'achève enfin !
Tous les oiseaux déjà s'éveillent dans le cèdre.
Un jour encore, ma sœur : allons, c'est le matin :
il sera temps bientôt de dire sa prière...

Le plafond est tout noir à cause de la lampe.
Triste pensée fumeuse, on te retrouve encore !
Entre les contrevents, le jour filtre comme une eau.
Ah, qu'elle lave l'ombre où nos âmes s'étiolent !..

Le parfum des thuyas circule dans l'air pur.
Il faudra mieux fermer la fenêtre à l'avenir :
Nous n'avons pas encore hélas ! lu tous les livres ;
que nous importe dès lors la couleur de l'azur !

Détestable matin, tu ruisselles, en vain !
Je n'irai pas mouiller mes pieds dans ta rosée ;
Et les bras nus de l'aube peuvent bien m'inviter,
je referme les yeux et ne veux rien savoir.

Levez-vous donc, ma sœur, et louons Dieu plutôt
que si peu de lyrisme supplée à la nature...
L'hiver aura tôt fait de ruiner ces verdures,
mais, comme il est dit dans les Saintes-Ecritures,
la flamme de la lampe brûle toujours plus haut.

AMBROISE RAYNAL.

PAUL GAUGUIN

"Enchanteur, magicien, sophiste."
PLATON.

Je le vois tel qu'il s'est peint. Sa grande figure ironique, sous le bonnet dont il est coiffé, c'est celle d'un aventurier qui serait magicien. Elle est pénétrée de je ne sais quelle force mêlée de sagacité. Il est l'homme qui a découvert les secrets naturels et, parce qu'il sait s'en servir, voici dans ses traits l'intelligence comme un sourire. Il aime les choses parce que, de les comprendre, il les domine. Et, se sentant seul à posséder cet empire, il semble se taire avec connaissance.

Gauguin ouvre des paysages. Tout doucement il les fait éclore, il les laisse monter selon leur sève, pleins de suavité. Il ne les invente pas. Simplement il les dénoue et conduit leur développement avec la sagesse du magicien. La nature, sous le pouvoir de ses yeux, prend de l'ordre. Elle se dispose spontanément. Elle devient un grand jardin vierge et soigné : les feuillages ne cessent pas d'être luxuriants, mais il semble qu'une main mystérieuse veuille plier les branches à quelque

accord. Tout s'organise comme sous une insaisissable incantation. Ainsi naît un Paradis tempéré. La sagesse le parcourt, unit toutes ses parties, chante ainsi qu'un oiseau dans ses arbres, et imite tendrement sur les roses rivages les hautes vagues, courbes et calmes, de son océan de tulle bleu.

*
* *

C'est dans le dessin d'abord que je démêle cet enchantement de la modération.

Parmi les tableaux de Gauguin la forme humaine s'élève pleine et droite. Le plus souvent elle est debout, dans l'attitude des végétaux et des êtres qu'inspire la nature. Cette verticalité n'est pas, comme chez Cézanne, imposée par la pesanteur, par l'appel du sol. Elle est le jet de la sève terrestre qui grandit sans détour. Un élan ingénu dresse doucement les corps.

Mais ils ne bondissent pas ; ils sont sans exubérance. Ils jaillissent sans hâte. Aucune rondeur : les courbes des hanches et des épaules s'atténuent en droites ; sinon elles pourraient, comme des ressorts ployés, suggérer la détente, projeter le corps au-delà de lui-même. — La forme ne monte qu'afin d'occuper sa place ; elle s'arrête aussitôt qu'elle y est parvenue, plus rien en elle ne tend à se prolonger. Il semble qu'elle mette de l'amour à s'enfermer en elle-même. Elle s'incurve légère-

ment à son sommet. Le crayon suit avec volupté la close ligne de sa perfection. Le seul geste dont l'ascension ne soit par rien terminée — celui de l'homme qui cueille des fruits — il s'exténue dans le calme. Il a je ne sais quoi d'achevé, de comblé.

C'est qu'une composition réunit les attitudes. L'accord descend sur elles et les tient ensemble. Il leur suffit d'être justes. Elles reçoivent leur sens d'en haut comme si on leur imposait les mains. Il n'est pas besoin qu'elles s'inclinent les unes contre les autres. De longs gestes tranquilles passent entre elles, comme ondulent des plantes dans un courant. Ils les enlacent sans les attirer, rien qu'en les désignant les unes aux autres. On peut trouver fruste d'abord le dessin large des membres : il est fait de deux lignes que mène un parallélisme sommaire. Mais si les nœuds des muscles sont dissimulés, c'est pour que rien ne détourne les yeux d'accompagner le mouvement. Toutes les simplifications, loin de chercher la barbarie, ne sont que pour l'aisance. Il y a une liaison si suave qu'elle oblige à s'apercevoir qu'on est en paix. — Parfois même ce n'est aucun geste saisissable qui allie les attitudes ; mais seulement une certaine allure de l'immobilité. Par une certaine façon qu'a chaque forme de se tenir solitaire, elle rend d'elle toutes les autres responsables.

Tant d'harmonie, ne peut qu'être préméditée. Gauguin n'a pas la patience crédule de Cézanne.

Il n'attend pas d'obtenir des objets, à force de les copier, un accord. Dans ses paysages, des lignes flexibles traversent les champs et de leur sinuosité horizontale enchaînent les arbres aux arbres. — Pourtant aucune violence n'est faite à la nature. La composition se contente de l'éveiller ; elle descend vers les choses, elle les touche en silence comme on avertit de la main quelqu'un d'endormi. Puis elle les laisse se lever librement. Elle ne fait que les assister de sa présence multiple, que solliciter leur développement par sa délicatesse invisible.

Le magicien évoque les beaux fantômes vivants.

* * *

Comment discerner à quel moment la couleur de Gauguin quitte la couleur des choses pour devenir artificielle ? Le passage est insensible. Par une transformation subtile elle cesse peu à peu d'être naturelle ; elle se fait silencieusement merveilleuse, elle s'ouvre à l'enchantement.

Elle est sourde et fleurie. Elle s'étend en flaques claires mais comme voilées par l'absence du soleil. Ce n'est pas la profondeur de l'objet qu'elle exprime, mais son visage plein de sourire dans la diaphanéité de l'ombre. Chaque nuance s'épanouit largement, avec quiétude ; elle déborde jusqu'à s'étaler, et sitôt se tient muette. Elle est

vive pourtant. Souvent une touche brille au cœur du tableau. Mais l'ensemble est si contenu que d'abord on ne la voit pas. C'est comme une luciole dans le feuillage. Puis soudain, voici qu'elle veillait.

En même temps qu'il atténue sa couleur, mettant je ne sais quel suspens à sa floraison, Gauguin la répartit avec soin sur la toile. De tous les tons éparpillés en multiples flocons à la surface de l'objet qu'il copie, il opère le discernement ; puis il condense chacun. Leur diversité confondue se rassemble peu à peu en larges taches, dont chacune représente, réuni, un des aspects épars du modèle. C'est le contraire du procédé impressionniste. Dans le contour d'un arbre les feuillages se distribuent en quelques masses colorées qui se juxtaposent sagement. On sent une volupté de la couleur à s'arranger ainsi à l'intérieur des objets, à se disposer suivant leur forme. Sur la déclivité du terrain, ce rose pourtant ne dépasse pas sa limite ; il s'arrête en un remous frangé.

Mais les tons dont les objets se laissent envahir ne leur sont pas étrangers. Ce n'est pas un accord préconçu de nuances qui s'impose au tableau et remplace les teintes naturelles. Gauguin use seulement de son pouvoir sur les choses; il leur persuade de se laisser détourner légèrement de ce qu'elles sont. Il appelle leurs tons du sein du désordre; il les tente avec subtilité, il les invite à

se reformer. Il invoque en silence les éléments dispersés et les rejoint par une sorte d'influence, ainsi qu'en soufflant sur des braises on les ranime en une seule flamme.

A ce moment naît l'accord du tableau. Toutes les diverses couleurs, sous l'inspiration cachée, consentent un pacte. — Les objets sont amenés doucement à se correspondre, leurs visages délicats et différents se tournent vers moi. Je reconnais chacun, je goûte longuement sa nuance agrandie ; et je sens avec délice comment elle est confirmée en ce même moment à l'autre extrémité du tableau par une touche imperceptible qui l'imite, dissimulée. Délicatesse des rappels secrets ! Souvenir parmi les feuilles du ton le plus exposé ! Jardin des balancements !

Le tableau de Gauguin que j'aime le plus n'est pas ici. Peut-être en ceux-ci trop de fleur, une richesse trop épanouie... Je songe à ce grand panneau,[1] à cet étrange Paradis méditatif, que Gauguin intitule : " Que sommes-nous ? D'où venons-nous ? Où allons-nous ? " Il renferme des parties de clair-obscur, des enveloppements. La tiède nuit tahitienne baigne le paysage. Et n'est-ce pas elle qui se tient dans le fond comme une femme voilée par l'ombre et retirée ?

JACQUES RIVIÈRE.

[1] Appartenant à M. Frizeau.

QUELQUES PROPOS DE WALT WHITMAN

RECUEILLIS PAR HORACE TRAUBEL

Il n'est pas vain de prétendre que le journal des dernières années de la vie de Whitman, tenu, à l'insu de celui-ci, par Horace Traubel, [1] *forme un monument unique dans le domaine de la littérature biographique, — un monument qui par l'ampleur de ses proportions, et plus encore par la merveilleuse netteté de son architecture, assure à celui qui l'édifie une place éminente à la suite de Boswell et d'Eckermann. A peine est-il nécessaire de souligner l'intérêt de pages qui nous restituent l'image et la pensée authentiques d'un tel homme au moment où, parvenu, à travers les expériences multiples de son âge viril et les méditations de sa vieillesse invalide, au sommet d'une longue carrière (et quelle carrière !) il émet, en promenant un regard serein sur le monde, quelques-unes des vérités suprêmes de sa vie et de toute vie. Ce qui met toutefois ce journal hors de*

[1] Horace Traubel : *With Walt Whitman in Camden.* Ont paru les deux premiers tomes : le premier chez Small, Maynard & Co., Boston, le second chez D. Appleton & Co., New-York.

pair, c'est la qualité personnelle que sut y manifester celui qui le rédigea. Il put se trouver avant lui des confidents qui pénétrèrent aussi avant dans l'âme d'un grand homme, d'autres qui prouvèrent une affection aussi invariable, d'autres encore qui s'attestèrent aussi maîtres de leur langue : mais je n'en connais pas un qui ait su se montrer, au même degré que l'auteur des Chants Communal, *intuitif, aimant et artiste, sans cesser un moment d'être véridique. Horace Traubel, visiteur quotidien du sage de Camden — et par de merveilleuses affinités son* alter ego *— nous introduit dans la chambre même où s'écoulèrent les dernières années du poète perclus, et il en a si merveilleusement traduit l'atmosphère, sans nul effort descriptif, que nous nous imaginons être devant celui-ci face à face et prendre part à l'entretien. Entre autres mérites il possède l'art de s'effacer tout en étant présent pour laisser Walt s'offrir à nous sans intermédiaire, dans ses paroles et les traits de son visage ; il connaît l'importance du plus minime détail dans le tableau, mais sans jamais perdre de vue l'ensemble. Par dessus tout il est souverainement respectueux du vrai, quel qu'il soit. Un soir de la fin d'octobre* 1888 *le vieillard avait dit à Traubel : " Vous parlerez pour moi maintes fois après ma mort : n'ayez pas peur de dire la vérité — n'importe quel genre de vérité, bonne ou mauvaise, pour ou contre. La seule crainte que vous deviez avoir, c'est de* ne pas *dire la vérité." Et l'ami qui avait promis ce soir-là " de ne pas contribuer à le faire entrer dans*

l'histoire portant le costume d'un autre, " *a noblement rempli ce vœu.*

Les paragraphes qui suivent, extraits des propos familiers de Walt Whitman notés verbatim *par l'auteur de ce journal, ont été choisis parmi ceux qui, détachés du contexte, demeurent les plus significatifs et les plus révélateurs de la pensée intime et dernière du poète des* Feuilles d'Herbe.

(L. B.)

J.-F. MILLET.

Millet exalte toute la religion qui est en moi, — m'incite à un plus grand respect de moi-même. Je ne pourrais pas rester devant un tableau de Millet le chapeau sur la tête.

LES BORDS DE L'EAU.

Mes endroits favoris pour flâner ont toujours été les fleuves, les quais, les bateaux. J'aime les marins, les déchargeurs. Je n'ai jamais habité loin d'un fleuve.

DOGMATIQUES.

Je m'imagine que, de toutes choses, celle dont je suis le plus dépourvu est ce qui s'appelle une opinion définie, en tant que cela s'applique à des théories spéciales de la vie et de la mort. En vieillissant je suis attaché plus fermement que

jamais à la conviction que toutes choses tendent vers le bien, que nul mal n'est mal à jamais, que l'univers a ses fins à remplir et qu'il les remplira parfaitement. Passé cela, quand il s'agit de se lancer dans les mathématiques, de rattacher la philosophie à la table de multiplication, je suis perdu, absolument perdu. Qu'ils cognent tous à tour de bras, j'en suis satisfait; s'ils peuvent expliquer, qu'ils expliquent; s'ils en sont capables, ils sont plus forts que moi. Je ne suis ni Anarchiste ni Méthodiste ni rien de ce que vous pourriez nommer. Pourtant je vois pourquoi existent tous les *istes* et les *ismes*, tous ceux qui haïssent et dogmatisent, je vois pourquoi ils doivent exister et pourquoi je n'en dois rejeter aucun.

Le Grand Pays.

Le grand pays, le plus grand pays, le pays le plus riche, n'est pas celui qui possède le plus de capitalistes, de monopolards, d'énormes "ratissures", de fortunes immenses, avec sa contrepartie lamentable, lamentable, d'extrême pauvreté, dégradante et accablante, mais le pays où se trouvent le plus de maisons familiales, de propriétés foncières, où la richesse ne présente pas de tels contrastes de haut en bas, où tous les hommes ont assez — des moyens d'existence modestes — et où nul ne possède plus qu'il n'est besoin pour suffire aux saines et admirables nécessités d'un

corps simple et d'une âme simple...... Appliquer le mot "grand" à tout autre pays est, selon moi, un aveu d'ignorance ou d'hypocrisie.

Le Corps.

Je pense que tous les savants seront d'accord avec moi, comme je suis d'accord avec les savants, pour reconnaître qu'un corps beau, capable, suffisant, est la prime force qui contribue aux vertus de la civilisation, de la vie, de l'histoire.

Le Confrère et l'Homme.

Relisez-moi cette lettre, voulez-vous ?...... Ce n'est pas la lettre d'un littérateur à un autre, mais d'un simple homme à un homme aussi simple que lui...... J'aime que toutes mes relations avec les gens s'établissent de personne à personne, d'homme à homme. Il m'est désagréable penser de que je puisse éveiller chez un autre un sentiment de confrère.

Le Public.

Ce à quoi je dois prendre garde c'est à ma propre satisfaction plutôt qu'à celle du public. Je ne sais si un bonhomme devrait le dire, mais si cela m'était permis, je dirais : Pourvu que je sois content, je me f.... de ce que le public pense de moi.

Littérature Professionnelle.

L'idée d'une classe de littérateurs en Amérique provoque toujours chez moi un éclat de rire ou un haut-le-cœur : c'est un produit forcé — cela n'est pas d'ici. Nous ne devons pas avoir d'art manufacturé par des gens de métier dans une république : cela semble en opposition avec le peuple — une menace dirigée contre nos idéals les plus chers.

Critiques.

Il y a critiques et critiques. Vous ne connaissez pas la tribu comme moi — la maudite drogue dont ils sont faits — le vrai poison (et non le sel) de la terre. Certains de mes adversaires sont honnêtement de l'autre bord — ils en font partie, ils sont sincères et je les respecte : d'autres sont perfides — appartiennent à l'ordre des reptiles... Si vous n'avez pas eu l'expérience d'une rencontre directe avec les mentors, critiques et censeurs, vous n'avez aucune idée du venin, de la jalousie, de la mesquinerie, de la rancune qui caractérisent leur inimitié.

La Classe ouvrière.

La classe ouvrière est lente à s'instruire. Elle est carottée, filoutée, volée, elle paye les violons sans rien entendre de la musique, et cependant elle continue, d'année en année, à renvoyer

au Congrès, aux assemblées législatives, ceux qui la volent, à les nommer maires et tout ce qui s'ensuit.

La Lecture.

Je me demande si, quand on lit, la meilleure méthode n'est pas de simplement laisser l'esprit aller la bride sur le cou et faire comme il l'entend.... Je n'essaie jamais de m'intéresser à un livre, en faisant un effort : si l'intérêt ne vient pas de lui-même je cesse l'expérience. Je ne voudrais pas davantage forcer ce que je lis que ce que j'écris.

La Controverse.

J'ai toujours détesté la controverse en règle. J'aime à voir la querelle, je sens la nécessité d'entendre le dernier mot, mais il n'y a pas de danger que je sois entraîné dans la lutte. Le monde doit marcher sans que je me batte pour lui.

Les Femmes.

J'ai été plus qu'heureux dans les femmes que j'ai rencontrées. Une femme est toujours le paradis ou l'enfer pour un homme — le plus souvent le paradis : elle ne passe pas beaucoup de temps sur la frontière.

Le Sexe.

Nous nous obstinons depuis si longtemps à porter atteinte au corps que la besogne de le réhabiliter paraît énorme, sinon impossible. Le temps viendra où toute cette histoire du sexe — la copulation, la reproduction — sera traitée avec le respect qui lui est dû. Au lieu de signifier honte et d'avoir besoin d'excuse, le sexe signifiera pureté et sera glorifié.

L'Écrivain et la Foule.

Méfiez-vous des coteries littéraires, restez bien dans le commun de la foule ; gardez-vous des sympathies livresques, des sympathies de caste. Quelqu'un m'a dit l'autre jour : « M. Whitman, vous paraissez avoir de la sympathie pour les hommes mais non pour les écrivains ? » Il me semble que tout écrivain réel est un homme, et que dans ma sympathie pour les hommes sont compris les écrivains, même si je ne fais pas de ceux-ci l'objet préféré de mon culte. Qu'est-elle en soi, la littérature, si vous la retirez du grand courant de la vie ? Elle est réduite à périr, périr : c'est une branche morte détachée de l'arbre — c'est une graine qui reste en terre, invivifiée.

Matérialisme.

Vous connaissez les théories des hommes de

science sur l'âme — les théories matérialistes. Oh! la science va diablement trop vite parfois dans la conquête de la vérité. J'ai souvent envie de dire aux gaillards qui se croient si sûrs de posséder la certitude sur ce point : Ne vous emballez pas ; ne soyez pas trop assurés de connaître toute l'histoire — le noyau, le commencement, la fin. Puis j'ai une réaction. Après la longue période durant laquelle fut soutenue l'autre opinion — le mépris du corps, le dégoût horrible, mesquin, ignoble, décadent, empoisonné, exprimé dans les religions ascétiques pour l'homme physique — je confesse que le matérialisme lui-même est un soulagement, comme une aurore, comme le soleil, comme la beauté — oui, comme la vérité elle-même..... Tel est ce qui devrait être et doit être nécessairement : une fidélité puissante au corps, aux désirs, aux passions, aux appétits du corps, à tous, tenus en main solidement, mais vivants, servant l'âme, comme un fidèle coursier.

L'Idée d'Expiation.

L'idée d'expiation entretenue par l'église me répugne, à cause de l'essentielle bassesse de cette idée et ce qu'elle comporte de déloyauté gratuite vis-à-vis de ce que je considère comme de hauts et impératifs exemples d'action humaine. Nous disons d'un certain homme : il ne saurait y avoir

d'expiation pour lui par le fait même qu'il est ce qu'il est ; il est ainsi fait qu'il peut agir librement.

Shakespeare-Bacon.

Quoiqu'il advienne du Cryptogramme, je sais ce qu'il adviendra de Maître Shaksper le comédien — ce qu'il est advenu déjà de lui. Il a disparu pour de bon..... Je suis tout aussi lent à accepter qu'à rejeter — je montre la même prudence. Cela m'a pris longtemps pour rejeter Shaksper : le reste du problème est encore à résoudre — je n'ai pas de réponses aux questions qu'il pose. Je suis extrêmement circonspect et pèse chaque grain avant d'accorder mon adhésion.

La Lecture en Plein Air.

Lire, la plupart du temps, à la chandelle, enfermé, contre une bouche de chaleur ou un radiateur, est une maladie : je doute qu'une pareille lecture fasse beaucoup de bien à qui que ce soit. La meilleure sorte de lecture semble nécessiter la meilleure sorte de plein air. Quand j'étais là-bas à la Rivière — la Rivière du Bois — et que je me baladais aux alentours ou aux bords de l'eau, j'emportais toujours un livre, un petit livre, si rarement que je dusse l'ouvrir. Il pouvait se faire qu'une fois, deux fois, trois, quatre, cinq ou même neuf fois je passasse par le même sentier sans l'ouvrir. Mais venait

alors une dixième fois, toujours, où *seul* un livre était la chose qu'il me fallait — non les arbres ni l'eau ni rien autre — mais un livre seul : et c'était pour cette dixième promenade que je l'emportais.

Le Salon et la Rue.

J'aime les hommes saillants, les hommes élémentaires, les hommes nourris d'oxygène ; les types qui viennent et s'en vont comme les orages viennent et s'en vont ; qui grandissent en tirant leur substance d'honnêtes racines ; non le monsieur titillé des galanteries de boudoir et des colifichets de salon, non pas celui-là : mais, s'il le faut, le voyou des rues qui possède peut-être sous sa peau rude les qualités rédemptrices de sympathie, de bon service — la qualité première, la qualité suprême, l'âme de toutes, le mérite personnel.

La Pire Infortune.

Je ne puis imaginer de pire infortune pour un homme qui vaut quelque chose, qui a l'espoir de grandir et de fleurir, qui a en lui l'étoffe d'une œuvre à accomplir, que d'hériter d'un revenu, d'une aisance, de biens — d'être lui-même mis en gage comme garantie de la protection du monde.

Swinburne.

Si Swinburne, avec toute sa musique, avait

quelques grains de pensée, ne serait-il pas le plus grand des charmeurs ? Je ne l'ai jamais aimé dès le commencement, le tout premier commencement; je n'ai pu le gober, m'adapter à lui. Je ne connais rien dont je fasse aussi peu de cas que les mots jolis, les pensers jolis, les jolis bibelots de faïence, les jolis arrangements... Mon goût est étranger à tout cela, suit d'autres courants.

Le Sens des Choses.

J'ai un *sens* des choses qui semble précéder tous les jugements — un je ne sais quoi qui ne se rend pas compte immédiatement mais qui aime ou n'aime pas, sans pouvoir dire pourquoi. C'est le Quaker qui se manifeste en moi, qui se montre fortement en moi par ci par là.

La Famille des Nations.

Il est bon de sortir de chez soi et de se promener parmi les autres peuples, afin de ne pas trop facilement considérer comme admises les supériorités d'une nation particulière, de nous débarrasser un peu de nos préjugés ici et de reporter un peu de notre admiration là, tout bonnement pour que nous nous établissions à la fin sur la vraie base de famille parmi les nations.

La Classe Littéraire.

En général je préfère les commerçants, les

travailleurs, n'importe qui, aux littérateurs. La classe littéraire est une classe sacerdotale avec des doctrines ésotériques : je ne m'y mêle pas facilement et je refuse de transiger avec elle.

A l'Écart des Partis.

Plus que tout le reste me réjouit le spectacle de la rébellion — d'hommes qui se tiennent à l'écart des partis (oui, je puis bien le dire, également à l'écart des églises, des sectes), qui refusent de se laisser étiqueter et, quelque nom qu'on leur offre, le repoussent : ce vaste vote flottant prêt à pincer les choses dans leur germe au bon moment, ou à jeter son poids là où il en est le plus besoin aux instants critiques, sans nul engagement formel ni alliance avec un parti. Je me souviens de l'un de mes derniers entretiens avec Emerson. Ce sujet vint dans la conversation et nous n'en démordîmes pas, nous nous y attachâmes comme si nous y étions collés. Je découvris qu'Emerson était aussi heureux que moi de reconnaître la santé inhérente aux masses du peuple et de lire les signes de la venue d'un ordre nouveau en politique : de nouveaux textes de démocratie dans le commun de la vie du monde.

Un Atome de la Masse.

Je n'ai jamais eu aucun désir de me mettre à part, ni de prétendre à des privilèges spéciaux et

à des attentions exceptionnelles...... J'ai voulu me fondre avec les masses, être une goutte dans l'océan, me mêler au gros des hommes : je n'ai jamais cherché et ne cherche aucune distinction, aucune rare élévation.

L'Art Égyptien.

Ce qui m'attire dans l'art égyptien ? Ce n'est rien de technique, de purement technique ; au moins cela ne me touche pas, moi. Non, non, non, c'est quelque chose d'humain, de quotidien, un peu d'étrange histoire lointaine, un soupçon d'effort humain reflété dans l'œuvre d'un antique peuple.

Agir et Préméditer.

Je n'aime pas les choses avec préméditation. Si quelque chose de bon se trouve sur la table je suis assez enclin à l'aimer. Une femme de la campagne m'envoya un jour un pot de gelée. Je ne me suis pas demandé d'abord si je l'aimais : je l'ai mangé tout simplement. Ce fut après, lorsqu'il n'en resta plus, que je me posais la question : "Est-ce que j'aime la gelée, je me le demande ?"

L'Inexprimé.

La chose qui m'a de prime abord et toujours ensuite intéressé dans les tableaux de Millet, c'est ce je ne sais quoi d'inexprimé qui est derrière tout

ce qu'il peint — une essence, une suggestion, une indication détournée qui vous entraîne dans les immortels mystères.

THÉODORE ROOSEVELT.

Avez-vous lu l'article de Roosevelt, ses pages sur la vie au rancho ? Elles sont intéressantes, je les aime ; il est assez près de la vérité. Ce n'est pas écrit absolument comme je le voudrais, naturellement, et cela parce qu'il ne pénètre pas dans la chose, qu'il met son lorgnon avant de la regarder, qu'il écrit un tantinet avec l'accent du petit-maître. Néanmoins il y a quelque chose de fascinant dans le sujet et la façon dont il est traité : Roosevelt semble avoir compris son caractère, sa forme et ses proportions, s'être vraiment imprégné de l'esprit de cette existence dans les solitudes de l'Ouest.

ÉDITIONS EXPURGÉES.

Les livres expurgés, je les déteste de plus en plus. L'idée m'est odieuse d'être présenté quelque part avec le mal ôté de moi, comme les bonnes ménagères coupent leur matou pour le rendre respectable dans le quartier.

HISTORIENS DE GRANDS HOMMES.

Juger l'histoire comme si tout pouvait être

concentré, exprimé dans un seul fait, une petite branche du savoir, un seul individu ! Je ne puis supporter des récits qui impliquent la concentration de toutes les significations historiques en les seuls grands hommes. Je n'ai lu que peu de choses de Green, je ne connais presque rien de lui directement ; pourtant je suis convaincu qu'il est dans la bonne voie, qu'il n'a pas été un historien de grands hommes, un disciple de la doctrine : les maîtres par ci les maîtres par là, et que le diable emporte le monde en général.

Les " Avancés ".

Bien que ma philosophie n'exclue pas les conservateurs, toutes choses étant égales, je préfère les " avancés " comme hommes et comme compagnons.

Le Point de Vue Riant.

Je ne puis souffrir les gens qui partent en guerre pour noircir la face de la terre. Que ce soit chez moi une affaire de constitution ou autre, je suis pour le point de vue riant, pour les conclusions joyeuses. Il ne s'agit pas là d'une simple conjecture ; c'est que ma foi appartient à la nature des choses, m'est imposée, que je ne puis m'y soustraire, et qu'elle peut mieux expliquer la vie et ce qui l'accompagne que la théorie contraire.

L'Expression Spirituelle.

Je ne cherche pas l'art ; c'est l'expression spirituelle que je poursuis. Considérez la chose de cette façon : je ne suis pas littéraire, mes livres ne sont pas de la littérature, au sens professionnel. C'est la nature que je cherche à atteindre tout d'abord.

L'Artisan Littéraire et ses Mains.

J'ai eu naguère des inquiétudes vis-à-vis de moi-même au sujet de la dignité des écrivains, me demandant si cela s'accordait parfaitement avec le reste de sa fonction qu'un auteur vendît lui-même ses livres. J'ai bravement surmonté tous les doutes sur ce point. Ma théorie est que l'écrivain pourrait exécuter même la partie matérielle de son livre — le composer, le tirer, le relier, tout cela de ses propres mains ; qu'il pourrait apprendre son métier depuis A jusqu'à Z, avec tout ce qu'il comporte. L'ouvrier littéraire ne devrait pas être aussi inhabile de ses mains.

Le Non-Entêtement du Sage.

Epicure, tous les grands types, les sages, alors comme à présent, restent toujours ouverts aux neuves impressions, aux lumières nouvelles. Regardez Emerson disant : " Telle chose est ci ou ça, m'apparaît ci ou ça aujourd'hui : quant à ce qui arrivera demain je ne sais. " Darwin également,

car je les rapproche toujours : Emerson, Darwin. Darwin était admirablement, magnifiquement non-entiché de son opinion..... J'aime la manière de tous les grands sages, Epicure, Epictète, Emerson, Darwin : la modestie, l'empressement à céder, à voir ce qu'ils pourraient être excusés de ne pas voir. Toute la science moderne est saturée du même esprit, et c'est en cela qu'est son motif d'exister.

Une Langue fabriquée.

Une langue ne peut être fabriquée : elle doit pousser comme poussent les arbres. J'avoue que je doute de l'à-propos d'une langue universelle ; pourtant j'honore et respecte l'ambition de ceux qui se font un idéal en cette matière. Je suis enclin à sentir que cela s'accorde avec l'évolution, fait partie du progrès, qu'il existe des langues différentes..... Le langage est une chose qui suit sa propre voie de développement : il se peut qu'un jour il fonde tous les idiomes en un seul, mais ce n'est pas par un édit des savants ou un pronunciamento parti des universités que cela se fera. Une langue universelle doit répondre à de multiples exigences ; elle doit tenir compte des Asiatiques et des noirs autant que de nous autres, elle ne doit rejeter aucune nation, aucune peuplade, quelqu'éloignées qu'elles soient. Je ne dis pas qu'une langue universelle ne peut naître, mais je suis

certain qu'elle ne peut être fabriquée de propos délibéré, pièce à pièce, à la mécanique scolastique.

LES CHEFS ET LA TROUPE.

On m'a souvent accusé de ravaler les chefs, d'exagérer l'importance des misérables, d'exalter déraisonnablement la troupe. Les militaires m'ont souvent pris à partie sur ce chapitre disant : " Si vous regardez, vous serez forcé de reconnaître que les officiers sont aussi importants que les soldats." Il se peut que je n'en disconvienne pas : pourtant je vois davantage que cela.

PAR DELA LE BIEN ET LE MAL.

Vous savez qu'à côté du bien qui est en nous, nous sommes striés de mal — d'extrême mal ; nous ne pouvons l'ignorer, car il s'impose à notre attention. Pourtant l'homme est en fin de compte davantage que le total de toute sa vilenie — bien davantage : je termine toujours sur cette consolante observation.

HENRI HEINE.

Je prends toujours parti pour Heine ; je me range avec empressement de son côté. Toutes les restrictions puritaines touchant sa moralité comme homme et son importance comme écrivain m'irritent : c'est passionnément que je reconnais son

rang élevé, que j'excuse (s'il est besoin d'excuse, ce qui n'est pas) ses écarts de conduite, son dérèglement, son dédain des points de vue conventionnels, comme pour Byron, Burns, Gœthe. Je trouve Heine tout-à-fait intéressant — dans les plus simples faits qui le concernent aussi bien que dans les plus graves.

Importance des Souverains.

Je ne crois pas que le destin de l'Amérique repose sur le résultat d'une élection présidentielle, de toutes les élections présidentielles, ni le destin de l'Europe sur les discours des rois : ce sont là en vérité les facteurs les moins importants, non les plus importants, du progrès historique. Je soutiens toujours que cela n'importe en rien ce que font les aristocrates, les "gros bonnets", les rois et les présidents, — que ce qui importe absolu ment c'est ce que font les peuples.

Le Saint et l'Homme.

Je ne suis pas un saint et ne me suis jamais rendu coupable de poser pour le saint. Je vois certains de mes amis — certains des plus ardents dans l'éloge — élever en ma faveur quantité de prétentions que je ne voudrais pas soutenir pour moi-même. Je n'ai pas le sentiment non plus

d'être un si affreux coupable. J'ai commis des "boulettes", — j'en ai commis beaucoup. J'ai mené une existence moyenne d'homme — ni trop bonne, ni trop mauvaise, une vie comme ci comme ça et rien de plus. Je ne perds pas beaucoup de temps à me demander si je n'aurais pas dû être meilleur ou si je n'aurais pas pu être pire.

L'Esprit Scientifique.

Je considère comme la pestilence des universités et des collèges le fait qu'ils maintiennent les hommes à l'écart de la vie, qu'ils l'éloignent de son contact direct et purifiant. Le plus beau don fait à notre âge jusqu'ici est ce qu'on appelle l'esprit scientifique : c'est précisément en cela que les universités doivent s'épandre si elles sont appelées à devenir des centres grandissants d'influence... C'est la gloire suprême de notre temps que ce nouvel évangile est apparu. Il n'est point de salut hors de lui : c'est un recours à la nature, un recours aux intentions finales, aux faits, au soleil même, c'est le geste de s'abandonner absolument à la vérité. La science ne nous demande pas : Voulez-vous que cela soit vrai ? ni : Cela est-il laid, odieux? Mais elle nous dit : Cela est vrai, et si cela est vrai, l'affaire est réglée. Il n'y a pas autre chose, il n'est pas besoin qu'il y ait autre chose, cela suffit.

Le Primordial en Poésie.

Les brillants, les gemmes, les cristallisations, parmi les conditions requises pour être un écrivain, — les épigrammes étincelantes, le savoir magnifique, l'éloquence qui arrondit la période — tout cela, je ne le méconnais pas, a également son importance, bien que de second ou de troisième ordre, tout au plus. Mais dans toute œuvre d'imagination, toute œuvre poétique pure, il est une qualité primordiale qui doit particulièrement intervenir, une qualité qu'on ne peut ni indiquer, ni nommer, ni décrire, mais que, présente, on sent toujours : l'éjaculation directe de la nature, marquant la séparation entre l'expression formelle, conventionnelle, empruntée, et la ferveur de l'esprit vrai.

L'Acceptation.

L'orgueil suprême va bien avec la suprême résignation. La science nous dit : Sois prêt à dire oui pour tout ce qui arrive, pour tout ce qui n'arrive pas — à dire oui, oui, oui. C'est là que la science devient religion, que l'esprit nouveau profère la plus haute vérité, fait l'ultime démonstration de foi, regarde l'univers en plein visage — son mal en plein visage, comme son bien — et l'accepte.

(*Traduit par* Léon Bazalgette.)

FERMINA MARQUEZ

(Fin)

XVIII

Et donc Santos Iturria resta maître paisible de sa conquête. Dans un mois il irait subir, à Paris, les épreuves de la seconde partie du baccalauréat, et il avait toutes les chances d'être reçu avec mention. Tandis que ses camarades de philosophie passaient leurs récréations à se gaver de formules de manuels, Santos se promenait dans le parc, seul à seule avec Fermina Marquez. Mama Doloré permettait ces tête-à-tête. Elle avait toujours eu du penchant pour les frères Iturria. Et elle s'était mise à chérir Santos tout particulièrement depuis ce dimanche de la Pentecôte où, à la sortie de la chapelle espagnole de l'Avenue de Friedland, un jeune monsieur très distingué s'était avancé au-devant d'elle en souriant, et qu'elle avait reconnu soudain la belle grande figure de Santos, fraîche et franche, sous un chapeau haut-de-forme bien luisant. C'est qu'il était vraiment un homme ; " et un homme du meilleur monde ", disait la créole.

Elle l'avait pourtant déjà vu deux fois dans Paris ; mais c'était de nuit, et, à demi sommeillante ou inattentive, elle l'avait à peine reconnu. " Tiens, vous avez donc

obtenu un congé ?" Un soir, bien tard, il était venu, avenue de Wagram, rapporter à la *chica* un bracelet qu'elle avait laissé tomber, cette sotte, en jouant au tennis, dans le parc de Saint-Augustin. Une autre fois, elle et ses nièces l'avaient rencontré, tout-à-fait par hasard, comme elles sortaient de l'Opéra-Comique : il dissimulait mal, sous un pardessus de civil, la petite tenue des élèves de Saint-Augustin. Mama Doloré n'y comprenait rien, et d'autant moins que la chica l'avait suppliée (mais sans vouloir s'expliquer) de ne jamais parler de M. Iturria au Préfet des Etudes de Saint-Augustin.

Mais une fois qu'elle eut vu Santos en plein jour sur le pavé de Paris, et un Santos en redingote, en gants clairs et en souliers fins, elle parla de lui à tout le monde. Elle en était coiffée. Elle écrivit tout exprès à son frère, en Colombie, pour lui faire l'éloge de Santos Iturria. Elle alla prendre des renseignements sur la famille Iturria, à la légation du Mexique. Les renseignements furent très satisfaisants. Mama Doloré pensait à la chica. "Y como no ?" — Naturellement, on avait le temps : tous deux étaient encore si jeunes. Et qu'en pensait sa nièce ? C'était là le grand point.

Ce n'était pourtant pas bien difficile à voir. Depuis la Pentecôte, la chica était trop gaie et puis trop pensive. La chica mettait une heure de plus que d'habitude à sa toilette, les jours où l'on allait à Saint-Augustin. La chica était aimée, et peut-être amoureuse.

Elle fut d'abord toute chagrine : Elle pensait avoir réduit au désespoir ce pauvre M. Léniot. Mais était-ce sa faute, à elle ? Et puis, c'était un enfant. Ensuite elle fut

honteuse : « Que doit-il penser de moi ? » Elle aurait voulu ne lui avoir jamais fait ces confidences, ne lui avoir jamais fait part de ces pensées toutes pures du temps où elle était encore innocente et pieuse. « Hypocrite ! Il doit croire que je suis une hypocrite ! » se disait-elle, et, le cœur empoisonné de remords, elle pensait que c'était ainsi que Dieu la punissait de son abandon. A peine osait-elle encore prier.

Pourtant, le monde devrait comprendre nos sentiments, au lieu de nous condamner. Au moment même où elle avait pris Joanny Léniot pour confident de ses pieuses pensées, elle luttait déjà contre ce penchant qui l'entraînait vers l'amour humain. C'était même pour se fortifier dans sa résistance au péché qu'elle avait recherché ces entretiens pieux, qu'elle avait dit toutes ces choses, jalousement gardées jusque-là. Et son attente avait été trompée. A mesure qu'elle donnait à sa ferveur religieuse toute liberté de s'exprimer, cette ferveur l'abandonnait. Sans le savoir, cet enfant avait assisté à l'agonie de sa piété ; c'étaient les cris de cette piété mourante qu'il avait entendus.

Un soir, en rentrant dans sa chambre, elle s'était laissé tomber sur le tapis, en sanglotant. Elle voulait s'humilier, anéantir tout le péché qu'elle sentait en elle, qui allait la vaincre. Elle résolut donc de rester allongée, face au plafond, les pieds joints et les bras en croix, pendant une heure. Mais bientôt ce fut intolérable ; oppressée, courbaturée, les veines de sa tête gonflées à éclater, elle n'y put tenir plus longtemps. Elle se releva, et regarda le cadran de son réveil : elle avait persévéré pendant dix minutes à peine. Alors, elle se plongea

ardemment dans ce qu'elle appelait le péché. Elle ne se cherchait pas d'excuse : elle aimait un homme et cela voulait dire que son âme était perdue. Elle aimait. Et sa nuit fut si belle qu'elle la vécut entièrement, qu'elle en but avec délice toute les noires minutes, et ne s'endormit qu'au jour.

Ce fut pour elle le commencement des nuits inoubliables. Comme elle ne pouvait absolument pas fermer les yeux, elle voulut passer toutes les nuits à lire ; et à lire, justement, ces livres profanes qu'elle avait jusqu'alors dédaignés. Elle lut successivement "Petitesses" du Père Luis Coloma, "Maria" de Jorge Isaacs, et quelques-uns des romans argentins de Carlos-Maria Ocantos. Mais elle était trop préoccupée pour accorder à ces auteurs une attention soutenue. Sa lecture était une lutte avec les pages : à tout moment, elle glissait le coupe-papier à l'endroit du livre où elle était arrivée et, regardant la tranche, elle comparait l'épaisseur formée par les pages qu'elle avait déjà lues et l'épaisseur formée par les pages qui lui restaient à lire. Parfois cependant, elle s'oubliait assez pour saisir le sens complet des phrases. Alors elle s'intéressait aux personnages. Les romans étant, pour elle, quelque chose de nouveau, elle ne voyait pas derrière le récit, les artifices littéraires, le déjà connu, les vieux accessoires qui servent partout, et qui finissent par nous dégoûter du passé-défini et de tous les romans du monde. Elle était comme ces spectateurs qui n'ont jamais vu les coulisses, et qui admirent le décor sans arrière-pensée.

Elle se mettait à lire dès qu'elle était rentrée dans sa chambre. Elle s'étendait sur son lit, sans quitter sa robe

de soirée, dans laquelle elle se sentait plus belle, et qu'elle froissait avec indifférence. Décidément, toutes les aventures de ces personnages ne l'intéressaient guère ; son propre cœur était trop plein d'émotions ; sa propre aventure était trop belle. Si le traître était devenu l'ami de Santos Iturria, certainement il se serait amendé, et la catastrophe finale n'aurait pas eu lieu. Elle avait pitié de la Currita (dans " Petitesse ") ; elle avait pitié de toutes les héroïnes, méchantes ou malheureuses. Elles n'avaient pas eu, pour les consoler ou les racheter, l'amour de Santos Iturria... Elle fermait le livre et pensait à son bonheur. Elle jetait des regards de tendresse sur les choses qui l'entouraient. Les lampes électriques du lustre, les ampoules lumineuses des appliques, au-dessus de la cheminée et de chaque côté de la glace ronde ; toutes ces lumières rayonnaient, pures et immobiles, exprimant la sécurité au sein des richesses. Les murs tendus de soie moirée vieux-rose, les meubles lourds et riches, le tapis épais couvrant tout le plancher, l'or des cadres, les tables et les guéridons incrustés de cuivre, l'armoire avec ses trois portes aux panneaux de glace limpide, elle regardait tous ces objets avec complaisance. Quelques semaines auparavant elle les détestait, parce qu'ils lui rappelaient que les riches n'entreront pas dans le Royaume des Cieux, parce qu'ils la faisaient songer avec angoisse à tous les malheureux, aux dormeurs des asiles de nuit, aux pauvres êtres qui sont tombés en bas du monde et qu'on voit nus jusqu'à l'âme. Maintenant au contraire elle les aimait ; ce luxe était digne du roi de son cœur. Elle n'y tenait pas, pour elle-même ; mais lui, ne serait-il pas heureux, s'il consentait à venir passer quelques jours chez elles, au

sortir de son collège où la vie était frugale et rude, oui, ne serait-il pas heureux, ici ? On lui donnerait la chambre feuille-morte, qui est encore plus riche que celle-ci, et il irait faire ses courses dans la victoria. Oh ! que cela soit possible !

Elle abaissait ses regards sur sa gorge nue ; elle se contemplait allongée dans sa robe splendide ; elle admirait la petitesse de ses pieds cambrés. N'est-elle pas, elle aussi, digne du roi de son cœur ? — Les heures de la nuit ont un aspect romanesque. Deux Heures de l'après-midi est prosaïque, presque vulgaire ; mais Deux Heures du Matin est un aventurier qui s'enfonce dans l'inconnu. Et cet inconnu, c'est Trois Heures du Matin, le Pôle nocturne, le Continent Mystérieux du temps. On en fait le tour ; et si on croit l'avoir traversé jamais, on se trompe, car bientôt Quatre Heures du Matin arrive sans que vous ayez surpris le secret de la nuit. Et le petit jour strie déjà les volets de ses baguettes bleues parallèles.

Maintenant, lorsque Fermina Marquez paraissait sur le perron du parloir, à Saint-Augustin, il y avait à peine deux heures qu'elle était levée, et ses beaux yeux battus se fermaient à l'éclat trop vif du soleil. Mais sa démarche était plus noble, plus triomphale que jamais. Elle se montrait avant que les élèves eussent quitté le réfectoire, tout exprès pour agacer Santos, qui, ayant déjeûné en grande hâte, et étant obligé de rester à son banc, trépignait d'impatience, prêt à bondir dehors, aussitôt les grâces dites.

Comme il nous paraissait heureux ! Nous savions qu'il portait, enroulé à son poignet droit et dissimulé sous sa

manchette, un ruban de ses cheveux, qu'elle lui avait donné. En sorte que nous ne lui serrions pas la main, et que nous ne frôlions pas son bras droit sans éprouver un sentiment de respect : ce ruban rendait sacrée la personne de Santos.

Ils se promenaient sur la terrasse. Elle lui avait permis de fumer en sa présence : la fumée de ses cigarettes, à lui, avait une odeur si bonne, si réconfortante ! Elle l'aspirait avec délices. Elle levait les yeux vers lui, avec une expression de gravité et d'admiration. Elle était contente d'être un peu moins grande que lui. Tout ce qu'il disait la touchait, la rendait joyeuse, la caressait.

Une ou deux fois, ils invitèrent Demoisel à venir goûter avec eux dans le parc. Nous les vîmes aussi dans la grande allée : ils marchaient en avant du groupe formé par Mama Doloré, Pilar, et Paquito Marquez ; Santos était à gauche, et Demoisel à droite de Fermina. Le nègre se tenait bien droit et portait haut la tête ; il semblait à la fois très fier et très intimidé. De loin on voyait le blanc de ses yeux bouger dans son visage noir, luisant. Sa tenue était irréprochable. Lui aussi était américain.

XIX

Une dizaine de jours avant la distribution des prix, comme Joanny Léniot se trouvait dans la cour des récréations, il s'entendit appeler par Santos Iturria.

“ Mama Doloré a quelque chose à te dire ; viens. ” Il le suivit. Toute la famille était sur la terrasse. Il serra leurs mains. Mama Doloré s'informa de l'état de sa santé, fut charmante. Joanny aurait voulu abréger l'entrevue.

Surtout il craignait d'être laissé seul avec Fermina. Il n'était plus aussi certain de n'avoir pas été ridicule, avec ses phrases sur son génie, pendant leur dernière entrevue. Il la regardait à la dérobée. Il ne s'étonnait pas qu'elle eût renoncé à ses idées d'humilité et de piété ; cela lui semblait naturel : nous survivons à nos sentiments comme nous survivons aux saisons. Il y avait dans son beau corps une force centrale, toute puissante, dont ses pensées et ses désirs, et ses sentiments, n'étaient que des modes passagers. Elle était plus belle que jamais et semblait avoir grandi. En sa présence, il sentait qu'il n'était qu'un enfant. Il n'était pas fait pour être aimé d'elle ; il n'aurait jamais dû l'aimer.

Il voulut prendre congé. Mais il dut écouter les remerciements de Mama Doloré : " M. Léniot, vous avez eu tant de bontés pour mon neveu que je n'ai pas voulu vous témoigner ma reconnaissance en paroles seulement. Acceptez donc ce petit objet ; puisse-t-il vous faire penser quelquefois à nous. " Elle lui tendit un petit paquet, un écrin enveloppé dans un papier de soie. Joanny rougit. Sa fierté l'inclinait à refuser. Il allait refuser lorsque Fermina Marquez passa près de lui, et murmura : " Acceptez. " Il lui obéit, remercia en peu de mots, et s'éloigna.

Ce ne fut qu'à la fin de l'étude du soir qu'il se décida à ouvrir l'écrin. C'était une montre en or, avec la chaîne; une chaîne épaisse et lourde. Le cadran était d'or. Sur la cuvette étaient gravées ses initiales : J. L. Il eut un instant de gaie surprise. La montre de M. Léniot père n'était guère plus belle que celle-ci. L'écrin portait le nom d'un bijoutier de la rue de la Paix. Mama Doloré

avait bien dû payer cela cinq, six cents francs. La créole avait donc beaucoup d'amitié pour lui ? Pourquoi donc ne lui avait-elle pas dit : au revoir ? Il se rappela ses paroles : " Vous avez eu tant de bontés pour mon neveu... " C'était donc cela. " Mais alors ", pensa Joanny, soudain, " mais alors, ils m'ont payé ! " Oui, c'était bien cela. Ce cadeau n'était pas un témoignage d'affection, le cadeau que l'on fait à un ami de la famille. C'était le paiement d'un service rendu : on le faisait à la fin, au moment où les relations cessaient.

" Ils m'ont payé. " Joanny succombait sous l'affront. " Ils m'ont payé ! " Ses joues avaient rougi tout d'un coup, et la rougeur restait, douloureuse comme une brûlure, semblable à la trace visible d'un soufflet. " Ils m'ont payé ! " Oui, ils ne voulaient rien lui devoir ; ils l'avaient congédié en lui payant largement ses gages. Oh ! les misérables ! Et c'est en souriant qu'ils ont tué ma dignité. Les riches sont ainsi : ils se servent de leur argent pour blesser ceux qu'ils méprisent. Avec ses yeux secs et brûlants, Joanny regarda tous ses camarades. Et il comprit qu'il les détestait parce qu'ils étaient riches. Jusque-là, il ne s'en était pas rendu compte. Ces deux cent mille francs que son père gagnait chaque année dans les soieries lui valaient le respect et les saluts des gens de son quartier, et faisaient des siens les potentats de leur village, dans le département de la Loire. Même dans Lyon, M. Léniot père était une notabilité, et Joanny, comme fils unique, avait sa part de cette renommée. Mais qu'était cela, comparé à la richesse de tous ces fils de nabab, aux millions de ces Américains que leurs pères envoyaient en Europe sur des navires qui leur appartenaient ?

" Ils m'ont payé ! " les mains crispées sur son pupitre, Joanny regardait l'étude, fou de colère. Comme ils étaient tous tranquilles, penchés ainsi que leurs cahiers, ces fils de rois ! " Ils m'ont payé ! " C'était l'injure suprême. Les pauvres, au moins, même s'ils vous donnent un coup, font un effort, une grimace. Les riches restent assis, vous parlent avec douceur, et vous tuent. Tous les parents de ses camarades auraient agi de la même façon. " Je suis un gueux pour ces gens-là ; et ils me méprisent. Ils osent me mépriser, moi qui suis tellement au-dessus d'eux tous, intellectuellement ! "

" Ils m'ont payé ! "... Joanny se rappela une histoire de son enfance. Ses parents avaient dit un jour à un de leurs ouvriers : " Amenez donc votre fils passer ici les après-midi ; il tiendra compagnie à M. Joanny. " Au bout de huit jours, on avait rendu le gamin à son père, parce qu'il avait déjà enseigné des expressions ordurières à M. Joanny. Et on avait fait un cadeau à l'ouvrier, " pour payer la location du jeune voyou, " avait dit M. Léniot père. Joanny demanda la permission de sortir de l'étude. Il tenait la montre et la chaîne dans sa main fermée.

Il y avait, au bout d'un couloir, à côté des arrêts, une salle de classe abandonnée. La porte en avait été condamnée ; la fenêtre, qui donnait sur une courette comprise entre le bâtiment principal et le mur du manège, avait été bouchée au moyen de lattes clouées sur le châssis ; et, plus haut, un jour avait été fermé avec du papier goudronné. Des élèves s'étaient amusés à crever ce papier avec des pierres. Ils avaient plaisir à entendre leurs projectiles résonner en tombant dans cet inconnu, sur ce

plancher (ou ces bancs ?) qu'ils n'avaient jamais vus. On se débarrassait, encore, de cette façon, de beaucoup d'objets hors d'usage ; porte-plumes, règles cassées, vieux objets de toilette. Les plus rêveurs d'entre les gosses, le petit Camille Moûtier, par exemple, n'imaginaient pas sans frémir l'aspect de cette chambre morte. Et le voisinage des arrêts, où on n'était enfermé que dans les cas les plus graves, achevait de la rendre sacrée, dévouée aux dieux redoutables.

Léniot s'adossa au mur du manège, visa posément, et, d'un mouvement brusque, fit voler la montre et la chaîne à travers le papier crevé. Il entendit deux sons : l'objet avait dû heurter d'abord le mur, au fond de la chambre, et retomber ensuite sur le parquet — Il rentra en étude, soulagé.

Le lendemain, au réveil, une idée lui vint : Mama Doloré ne serait-elle pas surprise de ne pas recevoir, de ses parents à lui, une lettre la remerciant du cadeau fait à leur fils ? Car, naturellement, il ne parlerait jamais de cette affaire à ses parents. Et déjà il entendait Mama Doloré dire à sa nièce : " Ces Léniot ne m'ont même pas envoyé un mot de remerciement ; ces gens-là ne savent pas vivre ; " Et sa nièce se rappellerait ce que Joanny Léniot avait dit devant elle : " Des marchands, des financiers, toutes sortes de gens vulgaires. "

Et, le jour de la distribution des prix (elles y viendraient certainement) elles s'étonneraient de ne pas voir, à son gilet, la lourde et belle chaîne de montre. Et si ses parents aussi venaient de Lyon pour être témoins de son triomphe scolaire, ils salueraient à peine les Marquez, dont il ne leur avait jamais rien dit dans ses lettres. Ah !

quelle maladresse son orgueil lui avait fait commettre. Mais, c'était presque un vol ! Sans doute, nous avons le droit de jouir des choses que l'on nous donne, mais nous n'avons pas le droit de les détruire ; c'est faire au donateur un tort véritable. Il eût mieux valu refuser.

Eh bien non ! décidément, il eût mieux valu garder ces bijoux. Au moins pour avoir un souvenir matériel de Fermina Marquez. Après tout, cette montre n'était pas perdue. Si le Préfet des Etudes était averti qu'un objet de cette valeur se trouvait dans cette chambre, il n'hésiterait pas à faire briser la porte. Mais, pour l'en avertir, Joanny devrait avouer la vérité. Et il n'oserait jamais l'avouer.

Il était brouillé avec les Marquez. Il ne les verrait plus. Tant mieux. Il ne cherchait pas, comme Julien Morot, à se faire des relations. Et quant à elle, eh bien quoi, c'était fini ! Il avait été sot et ridicule devant elle. Il valait donc mieux qu'il ne la vît plus, qu'elle ne vînt plus lui rappeler qu'il avait été, à un moment quelconque de sa vie, sot et ridicule. Et il l'avait bien été, certes. Il en rougissait encore. Ah, ce plan de séduction, et tous ces discours enfantins !

Pendant plusieurs jours, il demeura au fond de l'abîme, vautré dans les marais pestilentiels du mépris de soi-même. Une pensée orgueilleuse l'en tira : “ Moi, Léniot, qui ai tant de sujets d'être content de moi, me voici rempli de dégoût pour moi-même ”. Il admirait sa modestie ; le contraste que formaient le bonheur apparent de son destin et la mélancolie de son caractère. Il se comparait à un roi couvert de gloire et pourtant fatigué de la vie. Dans une semaine, ce serait la distribution des prix, le

beau jour de triomphe, rouge et or. Joanny serait étourdi des applaudissements accueillant son nom vingt fois répété par le lecteur du palmarès. Et malgré cela, il porterait, jusque sur l'estrade, un esprit sombre et des pensées funèbres. — Mais non, puisque cette idée même lui était agréable, le restaurait dans son contentement de soi-même.

Sans leçons à étudier, sans devoirs à faire ; sans punitions à craindre, voici les dernières journées de l'année scolaire. Elles sont si belles qu'on ne se souvient plus de ce qu'on en a fait. Elles étaient, je crois bien, semblables à de grandes salles vides, tout ensoleillées ; oui, grâce à l'absence des leçons et des devoirs accoutumés, elles étaient pareilles à des salles de fête dont on a enlevé tous les meubles pour qu'on puisse y danser. C'était l'époque où je me récapitulais mon année, me félicitant de n'avoir pas mérité une seule punition ; car j'étais, moi aussi, un très bon élève. Et j'étais content parce que j'allais recevoir, comme on recevrait un beau lingot d'or, le prix d'excellence de ma classe. C'était un important point de repère, dans la vie, ce prix d'excellence : grâce à lui on avait la certitude d'avoir fait très bien ; quand on l'avait, on n'avait pas besoin de regarder plus haut ; on était *arrivé*. Dire que je n'aurai jamais plus le prix d'excellence !

Joanny était trop grand déjà pour relire les romans de la série de " *La Vie de collège dans tous les Pays* " ; mais il savait qu'on emploie fructueusement ces dernières journées, si on lit avec soin " La Cité Antique " de Fustel de Coulanges, ou bien le chef-d'œuvre de Gaston Boissier,

" Cicéron et ses amis ". Entre temps, il feuilletait ses cahiers de corrigés ; le texte de chaque devoir était pour lui le souvenir d'un triomphe. Dans un de ces cahiers, sur un des feuillets de garde, il avait inscrit deux lettres : F. M. ; et, au-dessous, une date ; la date de ce fameux soir de chahut où il avait pris la résolution de séduire certaine jeune fille. Il réfléchit un instant. Puis, avec un sérieux effrayant, il traça, au-dessous des initiales et de la date, cette phrase, tirée des Commentaires de la Guerre des Gaules : " Hoc unum ad pristinam fortunam Caesari defuit ".

XX

Depuis que j'ai quitté Saint-Augustin, emportant sous mon bras mon dernier prix d'excellence, j'ai rendu deux visites à notre bon vieux collège. Ma première visite eut lieu au printemps de 1902, plusieurs années après la fermeture définitive de l'Institution ; et la seconde tout dernièrement, alors que j'avais déjà écrit une grande partie de cette histoire. Saint-Augustin venait d'être mis en séquestre, je ne sais pour quelle raison, et on ne pouvait y entrer sans une autorisation spéciale de l'administration.

— " Ce n'est même pas la peine d'aller la leur demander " me dit le gardien à travers un étroit guichet, ouvert dans la grande porte, " ils ne l'accordent à personne. "

Donc, je dus me contenter de regarder les murs d'enceinte, et, de la plate-forme du tramway, vers Bagneux, les cimes des arbres du parc. Quelques minutes plus tard,

j'étais sur la place du Théâtre-Français, à peu près déserte parce que c'était un dimanche matin. Cette visite ne m'avait guère pris plus d'une heure. Mon enfance et ma jeunesse, qui me paraissent déjà si loin, comme, en réalité, elles sont près de la place du Théâtre-Français, où je passe presque tous les jours.

C'est de ma première visite, en 1902, que je veux parler un peu longuement. — A l'abord, on ne voyait pas qu'il y eût rien de changé. L'entrée était toujours ce vestibule nu, avec une grande croix noire clouée au milieu du mur jaunâtre. Et, à droite, était la loge du concierge, avec un guichet et une haute barrière à claire-voie. Et dans la loge était le même concierge que de notre temps, un peu vieilli, son impériale ayant blanchi, notamment ; et ses décorations, au lieu de s'étaler sur son dolman de livrée, bleu à boutons d'argent, étaient condensées en une rosette, unique mais énorme, qui fleurissait la boutonnière d'un veston assez banal. Certainement il regrettait la livrée riche et sobre de Saint-Augustin.

Il me reconnut presque tout de suite, et me salua gaiement d'un juron espagnol.

— Excusez, Monsieur ; mais je suis si content, quand je revois un de mes anciens élèves. Et vous êtes bien tous un peu mes élèves : je vous ai élevés. Vous étiez si petits quand on vous envoyait ici. Vous, les Français, passe encore ; mais je ne comprends pas ces Américains qui envoyaient leurs enfants si jeunes ici, avec la moitié du monde entre eux. Ces pauvres petits abandonnés ! J'ai fait la guerre, moi, Monsieur ; je suis un homme dur ; eh bien, j'ai pleuré, des fois, oui, pleuré, en les voyant ne pas pouvoir s'accoutumer ici. Et ceux qui mouraient,

donc ! Les nègres, vous savez. Il en est mort, dans cette infirmerie, plus qu'on ne vous en disait. " Les parents les ont retirés " ; ils expliquaient ça de cette façon. Oui, les parents les avaient retirés dans une boîte... Ce pauvre petit homme qui travaillait si bien, qui était si doux, Delavache, d'Haïti, eh bien il est mort dans mes bras, là-haut ; voilà la vérité. Ah ! quand j'y pense !...

" Y en avait bien, dans le tas, qui ne valaient pas grand'chose ; des garnements qui faisaient des choses qui ne sont pas de faire. Mais les gens de ces pays des Tropiques, c'est comme l'indigène, aux Colonies ; c'est précoce, ça a le sang trop chaud. Mais bah ! la majorité était saine et bonne, de vrais messieurs, qui respectaient le Bon Dieu et qui n'avaient peur de rien. Oui, pour une belle génération, je ne vous dis que ça.

" Tenez, allons nous asseoir sur le perron du parloir. J'y ai mis un banc, et c'est là que je fume ma pipe, après déjeuner. Vous avez le temps, n'est-ce pas ?

" Quand le collège s'est vendu, comme il fallait quelqu'un pour garder les bâtiments et le parc, on m'a nommé gardien, avec de tout petits appointements. J'aurais pu trouver une situation plus avantageuse ; mais il m'aurait fallu chercher. Je ne connais plus personne. Et j'avais mes habitudes ici. J'aime le grand air ; je ne pourrais pas me faire à ces logements de Paris, si étroits. Songez que j'ai tout ce parc pour me promener...

" Et comme ça, donc, vous vous êtes dit : " Tiens je vais faire un tour à Saint-Augustin " ; c'est gentil de votre part. Je me disais bien que vous viendriez quelque jour. J'en vois encore pas mal, d'anciens élèves. Pour ceux qui habitent Paris, ça leur est facile de venir. Par

eux, j'ai des nouvelles des autres. Beaucoup sont morts, Monsieur, beaucoup sont morts. Voyez-vous, y en avait qui étaient trop riches ; c'est ce qui les a perdus. A peine lâchés, ils se sont mis à faire la noce. Ils étaient trop bons, on les a entraînés. Ces sales femmes sont capables de tout. Du reste, on n'a qu'à voir d'où elles sortent ; allez, on a beau faire, la caque sent toujours le hareng. Les uns ont tout perdu au jeu, ou à la Bourse, et se sont tués ; les autres sont morts de noce, tout simplement. Que voulez-vous ? Ma foi, tant pis pour eux : comme on fait son lit on se couche. Ce qui est triste, c'est la mort de ce pauvre petit jeune homme, si intelligent, Léniot, Léniot (Joanny). Vous ne l'avez pas apprise ? C'est son pauvre père qui me l'a annoncée, à cette place même, en pleurant. Voilà : il est mort à la caserne, pendant une épidémie, quatre mois après son incorporation. Ces garnisons de l'Est sont dures pour les recrues, surtout les casemates. Enfin il est mort. Un garçon qui était si bien parti. Il paraît qu'avant ses vingt-et-un ans il avait déjà gagné deux diplômes de licence, et un prix de la Faculté de Droit de Paris.

« D'Amérique aussi, il m'en vient quelquefois. Ils viennent passer un an chez nous et en Europe. Ainsi M. Marti junior est à Paris en ce moment. Il est venu me voir il y a quinze ou dix-huit jours. M. Montemayor, de Valparaiso, je l'ai vu lui aussi ; il y a de cela un an à peu près. Il avait amené un de ses frères que je ne connaissais pas, qui n'a pas été élevé ici... C'est curieux ces Américains : de deux frères (c'est une observation que j'ai souvent faite), de deux frères l'aîné est toujours le plus — comment dirai-je ? — le plus Européen : il a le

teint blanc-rosé, les cheveux châtains, et quelquefois aussi les yeux bleus ; enfin vous jureriez un Français. Au contraire, le cadet a un teint foncé, des cheveux d'un noir ! enfin c'est un vrai Indien. Tenez, exactement comme les deux Iturria ; vous vous les rappelez bien ?

" Et, à propos, il est venu, lui aussi, M. Iturria senior, Santos, comme vous l'appeliez tous. Il est venu, attendez; il y a deux ans, en 1900 ; l'année de l'Exposition, parbleu. Il a même passé deux après-midi avec moi ici. La première fois, il avait amené sa femme. Une belle personne, qu'il a épousée, M. Iturria (Santos), une blonde, une Allemande, je crois. Parce que, après avoir quitté Saint-Augustin, les deux Iturria sont allés étudier en Allemagne... Une belle personne, fichtre ! Et à eux deux ils font un beau couple.... Il m'a dit que leur père était devenu ministre de la Guerre dans leur pays, à Mexico. Ça ne m'étonne pas : c'était des gens si bien, ces Iturria, et d'une intelligence ! Voilà des hommes comme il nous en faudrait aujourd'hui en France. Ce n'est pas qu'ils manquent. Mais on ne fait plus attention au mérite ; c'est l'argent qui fait tout à présent. Alors, soyez honnête, ne soyez pas honnête ; du moment que vous avez des écus... Ce qu'on apprenait, dans ce collège Saint-Augustin, c'était précisément à ne pas faire cas de l'argent. Pour nous, l'argent n'était qu'un moyen d'arriver à faire quelqu'un de bien. C'est pour ça qu'on vous élevait à la dure. Et même on était trop sévère ; ils auraient bien pu vous laisser aller et venir librement dans ce parc. Il est vrai que vous ne vous gêniez guère pour y aller fumer sans permission, vous et votre bande de sacrés casse-cou !... Voyez-vous, après tout, la discipline,

y a que ça pour former des hommes, mais des vrais hommes, comme ceux de mon temps. Tous ces bourgeois d'aujourd'hui ont l'air d'ouvriers qui auraient gagné le gros lot à la loterie, et qui ne pensent qu'à se goberger......"

J'écoutais le bonhomme assez distraitement. Je regardais, devant nous, la cour des récréations. Elle n'était plus qu'un champ de hautes graminées qui balançaient au vent leurs longs épis légers. Les tiges minces avaient poussé entre les cailloux, ces jolis cailloux de la vallée de la Seine, polis, et veinés de couleurs charmantes. Au-delà, le parc attirait mes regards ; certainement la nature en avait brouillé le dessin ; mais jusqu'à quel point ? J'aurais voulu aller voir, tout de suite.

— Allons, Monsieur, je vois que je vous ai assez ennuyé avec mon bavardage. Je vous laisse visiter tout seul : c'est mieux ; je vous gênerais. Tout est ouvert, et vous pouvez rester tout le temps que vous voudrez — Quand vous sortirez, je serai dans ma loge. "

J'aimais assez le ton sentimental du vieux soldat. Il comprenait ce qu'une visite au Collège signifiait pour un de *ses* anciens élèves ; et le tour élégiaque de son discours n'était pas absolument involontaire. J'admirai surtout la délicatesse du dernier sentiment exprimé : " Je vous gênerais. "

Et vraiment je ne savais guère par où commencer ma visite. J'ai tout vu pêle-mêle, sans méthode, revenant sans cesse sur mes pas. Les pierres de l'escalier central de la terrasse sont disjointes. Les branches des grands arbres, qui n'ont plus été taillés depuis des années, ont poussé dans toutes les directions. Le pâturin a envahi les allées. Devant le parloir, des pourpiers qui se sont échappés,

sans doute, des grands pots d'orangers où on les avait plantés, rampent et fleurissent entre les pavés...

Je me suis assis à mon ancienne place, en étude. Quelle chose fantastique que le temps ! Rien n'a changé ; il y a un peu plus de poussière sur les pupitres ; c'est tout. Et me voici, devenu homme. Si, à force de prêter l'oreille à ce silence, j'allais soudain distinguer, au-delà des années écoulées, un brouhaha lointain, et des voix et des pas... Et si tous les élèves de mon temps allaient soudain rentrer dans cette étude, et si, me réveillant au bruit, j'allais me retrouver en face de mes livres et de mes cahiers d'écolier... " Beaucoup sont morts, Monsieur, beaucoup sont morts. "

Je retourne dans le parc, au soleil. Les gamins du village ont réussi à casser, avec des pierres, quelques-uns des vitraux de la chapelle. Le pavillon qu'habitait le Préfet des Etudes est bien délabré. La statue de Saint Augustin, sur la terrasse, est presque entièrement dédorée. J'ai mis longtemps à retrouver l'emplacement où l'on avait installé le tennis, du temps de Fermina Marquez, — il m'a fallu traverser un fourré qui n'existait certainement pas alors. Je me suis surpris à dire tout haut : " Et Fermina Marquez ? " Oui, qu'est-elle devenue ? Je suppose qu'elle est mariée à présent. Et j'aime à penser qu'elle est heureuse. Elle aimait les hommes braves.

Je reviens de la terrasse. Là-bas, c'est Paris, où je serai dans un moment, si loin de tout cela. Au-dessus de moi, les oiseaux font entendre leurs voix innocentes ; — indifférents aux changements des régimes, ils continuent à célébrer d'été en été la gloire du Royaume de France,

et, sans doute aussi, à vanter, comme le concierge, l'éducation qu'on recevait au Collège Saint-Augustin. Au-dessus du parloir — la partie Louis XV des bâtiments, — je vois un œil-de-bœuf avec toutes ses riches moulures souillées de pluie. Les vitres ont été cassées, le châssis arraché, et il reste ainsi, béant au soleil d'aujourd'hui, au bleu du ciel ; ce ciel de Paris, si plein d'activité, avec les brouillards, les fumées, le halo des lumières, et les ballons, les dimanches. L'œil-de-bœuf ne reflète plus rien de tout cela ; l'œil-de-bœuf est crevé au front des combles vides qu'on n'inspecte plus.

Que manque-t-il encore à cet état des lieux ? Ah, oui : au mur de la cour d'honneur, la plaque de marbre où étaient inscrits les noms des

ÉLÈVES MORTS POUR LA PATRIE ET POUR LES AUTELS

est fendue.

VALÉRY LARBAUD.

NOTES

APOLOGIE POUR NOTRE PASSÉ par Daniel Halévy (*Cahiers de la Quinzaine*).

Parlant de la brochure de Bernard Lazare qui ouvrit à proprement parler l'affaire Dreyfus, voici ce que dit Daniel Halévy :

" [Cet écrit] me parvint, dès lors mon souvenir est net. Je le pris en main ; j'en sens encore le contact et le poids. Je l'ouvris, je parcourus quelques lignes avec un pressentiment triste, le pressentiment de toutes les haines dont étaient chargées ces pages redoutables, puis je le déposai sur le coin du meuble où je l'avais trouvé."

Une grande lassitude fait que dès les premières lignes de l'essai de Daniel Halévy on est tenté d'imiter son geste, de refermer son livre, de laisser dormir les souvenirs d'une lutte où plusieurs d'entre nous dépensèrent la plus belle activité de leur jeunesse. Quoi, rouvrir ce débat ! Les groupements ne sont plus les mêmes qu'il y a dix ans. Celui qui nous réunit ici même et qui est aussi homogène de doctrine, aussi lié par une tâche commune, aussi consacré par l'amitié que jamais groupe ne l'a été, notre revue ne rapproche-t-elle pas des hommes qui luttèrent dans les camps opposés ? En rappelant les anciens désaccords où semblaient engagés nos principes les plus vitaux, ne risquons-nous point de compromettre l'harmonie présente. Non, sans doute, si cette harmonie est faite d'autre chose que de silence et de malentendu. Aussi bien ne s'agit-il pas de politique, mais d'un de ces problèmes de psychologie générale qui conditionnent jusqu'à notre activité littéraire,

causes premières, que la critique doit considérer, sous peine d'errer sans logique parmi des effets dont les liens lui échappent.

" Dix années ont passé depuis celle-là qui nous a divisés, dit Daniel Halévy, dix courtes années, longues en nos vies. Nous avons connu jeunes le combat et la victoire... C'est un sujet que nous négligeons aujourd'hui et peut-être nous l'évitons. D'où vient cela ? D'où vient qu'ayant été si heureux de notre dreyfusisme et, mieux qu'heureux, si fiers, d'où vient qu'il nous inspire aujourd'hui un mouvement si faible ? Vainqueurs, que nos voix sont discrètes !...."

Un historique de l'affaire Dreyfus, émouvant et contenu, ramené à ses éléments essentiels, ouvre l'*Apologie pour notre passé*. C'est surtout un examen de conscience où scrupuleusement sont examinées toutes les responsabilités et toutes les faiblesses. Et il n'est pas sans beauté de voir un homme mesurer avec une rigueur qui essaie d'être si détachée, une route franchie jadis dans un élan si passionné. — Puis Daniel Halévy étudie les multiples raisons qui éloignèrent peu à peu du dreyfusisme satisfait tant de dreyfusards des heures difficiles. Dans la désaffection de bien des combattants à l'égard du parti pour lequel ils s'étaient dépensés sans réserve et qui maintenant était en mesure de rétribuer les sacrifices, les raisons les plus complexes intervinrent ; il en est que Daniel Halévy ne cite pas. Mais ce qui importe, c'est la ferme affirmation de ce livre : ce détachement fut une évolution qui, si elle changea de direction matérielle, ne changea point de mobiles directeurs. Il n'y eut ni palinodie ni rétractation. Parmi ces dreyfusards qui se trouvent aujourd'hui soutenir certaines causes d'accord avec leurs ennemis d'hier, il y en a bien peu qui regrettent leur conduite passée et qui estiment qu'ils auraient pu prendre parti autrement qu'ils n'ont fait alors. La dignité de leur attitude actuelle exige qu'ils ne transigent point sur cette affirmation et si tant de netteté affecte désagréablement telles de leurs amitiés nouvelles, c'est que celles-ci recherchaient le renégat de préférence à l'allié maître de sa conduite et de sa fierté. Il faut remercier Daniel Halévy d'avoir rendu le malentendu

impossible et d'avoir préféré des positions claires à ces troubles fusions d'où l'estime ne peut être qu'absente.

J. S.

⁂

UN ÊTRE EN MARCHE, poème par M. Jules Romains, (*Mercure de France*).

Ne cachons point notre embarras en face du nouveau poème de M. Jules Romains. Il nous est dur, pour le juger comme il convient, d'avoir à faire abstraction précisément de ce que nous considérions jusqu'ici comme la forme sensible de toute poésie, comme sa raison d'être dans l'air sonore : je veux dire la joie des timbres, la chanson. Ici, comme dans la *Vie Unanime* naguère, peut-être même avec aggravation, ce n'est que par hasard, exceptionnellement, que le poète rencontre l'euphonie. Je crois qu'il ne s'en soucie point. Il s'abandonne tout au rhythme ; c'est le rhythme seul qui le mène. Encore faut-il s'entendre sur ce mot. Le rhythme consiste chez lui en la répétition inlassable, en l'obsession mécanique d'un mouvement donné. De temps en temps, par un saut brusque, le rhythmeur passera de l'ampleur à la sécheresse, du mètre douze par exemple au mètre cinq, mais sans l'ombre de transition ; et il ne quittera ce nouveau mètre qu'après en avoir épuisé l'élan monotone ; alors en un bond nouveau mais inverse, il reviendra au précédent. Au cours d'un même mouvement pas de nuances... Cette poésie ni ne sonne, ni ne se meut humainement. Il semble qu'elle ait peur de paraître individuelle. Même l'alexandrin y perd sa courbe variée. Il faut que chaque vers frappe un coup franc, direct, brutal, et toujours identique, sauf multiplication ou démultiplication dans l'engrenage. Assez du geste libre — ou libre apparemment — de l'homme ! préférons, imitons l'élan du piston au cylindre, le choc du clapet sur son siège ! La force indéniable d'un poème comme *un Être en marche* est une force de machine et qui nie ce que nous nommons art et beauté. Ne vous y trompez pas : ainsi l'a voulu le poète. L'unanime est sa foi, et il vit dans la foule. Je

n'oserai que cette objection : a-t-il le droit d'assimiler un groupe, une foule, une ville à un moteur aveugle — encore que faute d'huile, le sien grince parfois ? Sinon, pourquoi leur en impose-t-il l'allure ?

Je crains que M. Romains ne soit devenu peu à peu prisonnier de sa théorie. Le collectivisme lyrique qu'il a sinon inventé, du moins systématisé le premier, naquit sans doute en lui d'un altruisme irrésistible, au plus noble sens de ce mot, d'une chaleur de sympathie dont tels poèmes de la *Vie Unanime* rayonnaient, dont rayonnent encore des vers nombreux, mais dispersés dans le développement presque tout cérébral d'*un Etre en marche*. Car le cerveau bientôt dut s'emparer de cette disposition sincère du cœur. M. Romains, au lieu de s'y laisser porter, prémédita toutes ses émotions ; il n'admit plus qu'elles ne fussent pas " unanimes. " Il prit une position fixe, dans le monde, en face des éléments vivants de l'art, et il se contraignit coûte que coûte à la garder. Il ne chanterait plus jamais que la collectivité et que ses rapports avec elle — et non en tant que lui s'y oppose mais qu'il s'y fond, et non en tant qu'agglomération dramatique d'antagonismes, mais que troupeau de bonnes volontés cherchant l'accord. Matière neuve, noble, mais combien limitée ! On s'en aperçoit aujourd'hui. *Un Etre en marche* nous peint dans sa partie épique, la promenade d'une pension de jeunes filles à travers la ville et les champs, dans sa partie lyrique une promenade du poète dans la ville, et ces deux " marches " bien entendu, au point de vue de " l'unanime " uniquement. Notez que le premier poème est plein de détails légers et charmants, le second secoué parfois d'une belle fièvre. Mais l'idée fixe prime tout : elle appelle les mots ; ceux qu'elle n'appelle pas, elle les informe : elle détermine la composition comme les détails. La plus fraîche impression, l'image la plus spontanée, le poète se doit de les justifier, de les incorporer à sa doctrine...

De là l'emploi de ce didactisme incessant, de ces formules prosaïques, abstraites, barbares, qui s'étonnent de soutenir une abondance si neuve et si variée de vues vraiment lyriques et de savoureuses comparaisons. De là cette monotonie inévi-

table, que nous retrouverons, ne nous le dissimulons pas, dans tous les poèmes qui pourront suivre, que M. Romains suive un régiment, visite une fabrique, ou sans but se promène encore, — s'il ne veut pas renoncer à l'attitude, au procédé qu'il a choisi. Le milieu changera, qu'importe : l'ordonnance, l'accent, l'âme du poème dès aujourd'hui, avec la clé de l'unanime, nous la tenons. Désormais le premier venu peut écrire un poème "unanimiste." Est-ce là ce que souhaite M. Romains ?

Je dis qu'un point de vue fécond, nouveau, correspondant à une ardeur profonde perd toute sa vertu s'il se fixe dans un système ; je dis qu'une poème lyrique — non pas dramatique ni psychologique, qu'on y prenne garde — peut naître, a failli naître, naîtra sans doute, du sentiment de l'unanime, comme tant d'autres naquirent du sentiment individuel ; mais je voudrais que celui-là, le plus limité, le plus pauvre ne fût pas exclusif de celui-ci. M. Jules Romains nous a montré une personnalité trop forte pour que nous ne souhaitions pas qu'il se livre à nous tout entier. Il y a plus qu'un intellectuel en lui, quoi qu'il semble. Je ne puis pas douter que délivré de son système, il n'avance très vite vers un art aussi neuf que celui qu'il rêve, mais désencombré de raisonnement, d'abstractions et de formules, moins mécanique et plus divers. Quel que soit l'avenir social qui nous menace, rien ne saurait ruiner en nous le sens de la beauté, de l'harmonie, de la musique. L'idéal généreux de M. Romains ne perdra point à s'exprimer avec moins d'entêtement et de rage. Et il nous doit, à nous que séduisent sa fougue, son don d'images, sa rudesse, il se doit surtout à lui-même d'atteindre à l'euphonie un jour.

H. G.

*
* *

LA MISE EN SCÈNE DE CORIOLAN (*Odéon*).

J'ai souvent protesté, ici-même, contre les dispendieuses recherches de mise en scène par lesquelles Antoine essayait

de rajeunir les chefs-d'œuvre ; je me dois d'autant plus de louer, et sans restrictions, l'admirable spectacle qu'il a su nous donner de *Coriolan*. Plus de prodigalité d'accessoires, plus de fantastique figuration, plus de lumières rivalisant avec l'aurore, le crépuscule et les étoiles tout à la fois ; une représentation d'une seule venue, dans un décor unique dont le centre comporte une toile de fond mobile et dont le reste figure un milieu neutre, rue, fossé de la ville, champ de bataille. Cette disposition n'imite pas sans doute (ce qui serait puéril archaïsme), mais nous rapproche de celle où furent jouées jadis les pièces de Shakespeare, et combien dans un tel cadre elles deviennent mieux intelligibles ! Déjà, par leur sobriété, les représentations du théâtre Femina nous avaient donné une impression de même ordre. La chute de notre rideau traditionnel et l'intervalle d'un entr'acte, même de quelques minutes, établissent une solution de continuité que ne supportent guère la rapidité d'une pièce shakespearienne et la simultanéité de ses épisodes. Certains tableaux perdent leur sens, séparés de ceux qui les précèdent ou les suivent ; ils donnent brusquement l'impression de hors d'œuvre, parce que, destinés à quelque effet de contraste, ils ne peuvent plus agir comme ferait une tache claire ou une ombre. On pourrait dire qu'il y a chez Shakespeare des scènes qui ont une valeur de mouvement, une valeur linéaire, qui dessinent le sujet, et d'autres qui, dans une action donnée s'arrêtent, pour creuser les ombres et poser les tons. Ce sont celles-là qui dans une représentation défectueuse paraissent longues et inutiles, mais ce sont elles qui, à leur place, permettent ces prodigieux coups d'œil dans le *dedans* d'une situation. Après des scènes d'émeute et de bataille, brusquement Shakespeare nous transporte dans la maison de Volumnie : nous voyons causer la mère et la femme de Coriolan ; une amie vient leur rendre visite. L'action n'a pas fait un pas, mais combien notre créance en elle s'est augmentée, combien l'orgueil et le raffinement du héros nous sont devenus vraisemblables, maintenant que nous connaissons l'entourage où il a grandi !

Souvent dans notre théâtre, chez Corneille en particulier,

faute de points de comparaison choisis dans une humanité commune, l'héroïsme des personnages nous blase, si l'on peut dire. Nous ne le mettons plus à l'échelle, et l'auteur est contraint d'indéfiniment renchérir sur le sublime pour que l'intensité de sa tragédie n'aille point faiblissant. Comme à peu de frais Shakespeare sait nous rendre sensible l'exceptionnelle grandeur de Coriolan ! Deux bouts de dialogue entre deux officiers qui rangent les sièges avant la séance du sénat ou entre deux bourgeois qui se rencontrent dans la campagne romaine : il n'en faut pas davantage. Ces courtes scènes sur lesquelles porterait si volontiers le zèle des élagueurs, ne sont en rien des ornements inutiles. Les représentations de l'Odéon nous en fournissent la preuve : la scène la plus grave et la plus lyrique de l'œuvre, celle où Coriolan banni parvient, inconnu, à Antium, Shakespeare nous y prépare par une série de ces scènes épisodiques, comme dans une symphonie une suite de développements nous fait attendre, désirer et goûter enfin avec toute la ferveur qui convient un thème particulièrement noble et délicat. Antoine fit lever le rideau, après un entr'acte, sur les premières paroles de Coriolan. Rien ne manqua de l'affabulation, mais toute la grandeur de la scène fut perdue.

C'est peut-être la seule faute qu'on puisse reprocher à cette mise en scène. Le spectacle fut, sans réclame ni vedettes, un des plus beaux qu'on nous eût donnés de Shakespeare, un des plus justes de ton. Malgré l'excessive rapidité de la diction tout lyrisme ne fut pas étouffé. Ceux qui aiment cette pièce entre toutes ont sans doute déploré de n'y pas retrouver certains vers d'une unique beauté, comme celui dont Coriolan accueille sa femme Virginie :

Salut, mon gracieux silence !

Mais c'est déjà beaucoup que les acteurs aient pu, sans déchirer la trame du dialogue, laisser éclater tant de prodigieuses images :

L'aigreur de sa face fait tourner les grappes mûres

ou bien

Les tambours, les cymbales et les cris des Romains
Font danser le soleil !

Avouons-le avec honte: le public fut froid. On dit que l'Odéon n'avait prévu que quelques représentations; il est certain pourtant que de plus belles recettes auraient maintenu Coriolan plus de huit jours sur l'affiche. Il est facile de traiter nos voisins de barbares; mais il y a chez eux un grand public pour les pièces de Shakespeare, de Molière ou d'Ibsen. Le nôtre ne s'est pas détourné du théâtre, mais il se rue à ce qu'on y donne de pire. Quelle patiente rénovation de l'art dramatique pourrait parvenir à reformer chez nous un public?

J. S.

***

LA BÊTE par *Edmond Fleg* (Théâtre Antoine).

Ce qu'il y a de remarquable dans la pièce de M. Edmond Fleg, c'est son extrême ingénuité... On insisterait sans profit sur l'enfantillage d'une intrigue où s'opposent Guillaume Bussière et Pierre Marcès, l'un représentant la santé, la droiture et la science, comme l'autre symbolise la morbidesse, le vice et la littérature. Ce qu'il faut déplorer c'est la faible peinture que M. Fleg nous a donnée de son héros. Il a négligé ou méconnu en lui tous les traits qui de cette silhouette inconsistante pouvaient faire un véritable caractère dramatique. Il ne faut pas reprocher à l'auteur d'avoir entrepris l'étude d'un cas exceptionnel, mais d'y avoir apporté si peu d'imagination, de justesse et d'originalité. Sa curiosité est louable, mais elle ne se trouve nullement justifiée. D'abord les circonstances dans lesquelles se forme et se développe un Pierre Marcès méritaient d'être élucidées. Le personnage est sèchement présenté. Il ne baigne pas dans son atmosphère. Son action semble à la fois trop gratuite et trop bornée. Marcès nous apparaît tantôt comme un révolté, tantôt comme un désabusé. Parfois il tente de s'élever jusqu'à un lyrisme conscient, pruis etombe au rang des réprouvés. La langueur de ses attitudes, la monotonie de ses expériences ne s'accordent guère avec l'impétuosité de ses entreprises et la grandeur des ambitions dont il se targue. Est-ce un pesant ennui qui l'accable, comme Rolla? Est-ce une déchirante

ambition qui le mène, comme don Juan? Faut-il voir en lui l'émule des négateurs romantiques, des Lucifer et des Caïn? Avec plus d'élégance, d'humour et de virtuosité lui trouverait-on enfin quelque air de ressemblance avec les pathétiques démoralisateurs qu'Oscar Wilde a placés dans ses comédies?... Je crois que tous ces souvenirs littéraires se sont mêlés dans l'esprit de M. Fleg et qu'il en a subi l'attrait sans scruter leur essence. Il a jugé faussement une grande figure dramatique. Il n'a même pas senti ce que pouvait avoir de hautement, de noblement pathétique la passion du risque, le goût de la confidence et celui du partage. Entre ses mains le magnanime Candaule devient un stérile maniaque, un neurasthénique spécial.

Telle quelle, la pièce n'a point rencontré l'assentiment du public. Elle a soulevé de dégoût les âmes bourgeoises de la rue du Sentier. C'est un phénomène assez curieux. Car ces mêmes âmes se dilatent aux obscénités du vaudeville. Elles y trouvent une gaîté saine, réputée " bien française ". L'ouvrage de M. Fleg leur a paru morbide, contrefait, inadmissible. Et je pensais, en écoutant les murmures des spectateurs, qu'ils eussent cependant toléré le même degré d'immoralité dans une situation motivée par d'humbles et sournoises fatalités extérieures ou intimes. Le théâtre libre a rendu vraisemblables maintes bassesses de cœur et vilenies de caractère. Mais il présentait le vice comme une faiblesse, l'inclination au mal comme une diminution de la spontanéité humaine, comme une abdication des instincts généreux sous l'empire de la crainte, du désir, ou de l'intérêt. Les plus abjects réflexes se font excuser. Ce que le public réprouve, ce qu'il a condamné dans *la Bête*, comme un attentat à sa dignité, c'est l'orientation insolite d'une volonté libre.

J. C.

***

UN POÈME DRAMATIQUE DE M. HENRY BATAILLE.

J'aime le courage et la coquetterie de M. Bataille, qui loin de renier un passé poétique qui nous est cher, s'avisa de

profiter de sa situation de dramaturge pour imposer au Théâtre Français une pièce singulière où l'on voit s'agiter une ombre et dont les personnages s'expriment en alexandrins volontairement approximatifs. Nous noterons en passant l'importance du précédent. Il devra être interdit désormais à un directeur de théâtre de repousser pour le principe toute œuvre écrite en vers non traditionnels. Le principe aura été violé et par M. Claretie : la Comédie Française aura joué le *Songe d'un Soir d'Amour*. Hâtons-nous d'ajouter, quelque succès que nous souhaitions " pour le principe " à ce poème, qu'il nous est difficile de l'admirer profondément.

A dire vrai, M. Bataille ne nous a jamais laissé tout à fait oublier qu'il fut poète. Sans parler de l'intention toujours très romantique de ses drames, on n'est pas sans avoir remarqué et dans tous, telles efflorescences bien souvent déplacées, qui sur la nudité du dialogue le plus pathétique, croissaient sans cesse, nous rappelant qu'il ne faut pas confondre Bataille avec Bernstein, et que, pareil en cela à d'Annunzio, il ne hait ni le placage d'art, ni la digression pittoresque. Ces rappels de littérature devinrent même le procédé favori de l'auteur. Le public put s'y laisser prendre, les amis de la *Chambre Blanche* en furent moins émus qu'agacés. Qu'un autre, étudiant ces drames, pèse la réelle valeur de leur psychologie humaine. Quant à moi, leur valeur lyrique m'apparaît comme secondaire, comme postiche et tout à fait impuissante à les soutenir. A un besoin si impérieux de rêve et d'images, auquel le moindre prétexte scénique était bon, il fallait que M. Bataille donnât un jour satisfaction entière. Ainsi naquit sans doute le *Songe d'un Soir d'Amour*. Poème pur ? Non. Poème dramatique ? Pas même. Poème d'homme de théâtre! genre neuf, genre singulier, genre hybride. Est-ce malgré l'auteur ou à cause de lui ?

Il s'agissait de peindre la hantise atroce et délicieuse de l'amant qui a perdu celle qu'il aime et qui n'en peut chasser l'image, même dans le plaisir le moins fleuri de sentiment. Musset en eût fait une *Nuit*, déclamatoire, irréelle, blessée, — à tout prendre admirable, et M. Bataille autrefois un poème simple, court et pénétrant.

Sur le banc vert où dort la pluie
C'est là que vient s'asseoir ma peine, etc. etc...

Ainsi chantait-il dans le *Beau Voyage*. N'aurait-il plus la voix qu'il faut?...

L'auteur dramatique veillait. Oh voir! voir de ses propres yeux, son rêve de poésie! lui faire revêtir la forme exquise de Mme Bartet par exemple! quelle tentation! M. Bataille n'y résista pas. Improviser une affabulation scénique? tracer sous le poème la ligne d'un rudimentaire conflit? — la belle affaire pour un spécialiste! — On se rend compte que ces concessions l'homme de théâtre n'eut pas à les arracher au poète, que le poète, hélas! les accorda volontiers.

Il est poète moderniste, ne l'oubliez pas; c'est pourquoi, sans recul dans le temps, dans l'espace, il se plaira à mettre en action son rêve au salon somptueux d'une courtisane moderne, parmi les lampes, les dentelles, les coussins...

Tant pis : un poème psychologique délicatement développé s'accommodera de la plus lourde mise en scène. On jouait bien Bérénice en costumes de cour!... Mais il ne s'agit pas là de psychologie! Nul développement, nulle progression dans le mouvement des âmes; rien que des variations sur un thème, une atmosphère vague de détresse et de bas plaisir... De la poésie pure vous dis-je... — C'est là que se découvre à nu l'un des éléments principaux de la poésie de M. Bataille, le goût de l'accessoire, du bibelot.

Ah! vous croyez embarrasser cette ombre en lui faisant suivre l'amant dans un milieu de réalité trop précise, où chaque objet matériel la brisera, désenchantera son lyrisme? Que vous connaissez mal l'auteur! L'ombre ira et viendra; rien de banal qu'elle ne fasse; elle baissera la lampe, ouvrira le piano, versera le thé, effeuillera les roses des vases... De chaque objet son lyrisme prendra prétexte, et il épuisera ainsi tous les éléments de la mise en scène devant nos yeux... Adresse de métier scénique ou poésie? J'ai le droit de juger fâcheux que pareille confusion puisse se produire ici... Sous cette pantomime étrange se murmurent des images vagues, des lieux communs mélancoliques, des nostalgies de casino... Il n'est pas jusqu'à

un air de Puccini qui ne souligne cet inlassable appel aux sens, de sa musique berceuse et canaille... Qu'il y ait là tous les éléments d'un troublant spectacle, je ne le conteste point... C'est un "poème" que le passé de M. Bataille nous promettait, un "poème" que son présent peut tenir.

Je répète ma question. Est-ce le métier dramatique qui a entraîné ici le poète ? Ou si dans la façon même de sentir de celui-ci, dans son lyrisme quotidien d'une simplicité artificielle, ne sommeillait pas toute la virtuosité du faiseur de pièces ? A bien réfléchir, je ne dis pas non.

H. G.

⁂

LA DAME QUI A PERDU SON PEINTRE, par M. Paul Bourget (*Plon Nourrit*).

Pour composer les nouvelles qu'il réunit dans ce volume M. Paul Bourget ne s'est point surmené. C'est de la production pour magazines riches. Mais pousserons-nous l'intransigeance jusqu'à exiger de nos grands romanciers mondains qu'ils aillent dans le monde en omnibus ? On ne les y recevrait plus. Et comment écriraient-ils leurs chefs-d'œuvre ?

L'histoire de ce peintre qui reconnaît une de ses toiles, maquillée et attribuée à un ancien maître, et qui ne dénonce pas la fraude pour ne pas troubler les amours d'un jeune critique d'art compromis dans l'affaire, ce mince sujet de la principale nouvelle du volume n'offrait pas à M. Paul Bourget l'occasion de mettre à l'épreuve sa proverbiale maîtrise psychologique. Il n'y a que petits agréments épisodiques, hélas, parfumés jusqu'à la nausée de quel musc de bazar !

Ce peintre parisien refugié à Milan dans un désespoir amoureux n'omet pas de nous dire en passant : "Je m'étais mis en smoking machinalement parce que mon domestique m'avait préparé mes vêtements". Vous pensez bien que si, dans le temps qu'il était à l'école de Rome, il a fait pour un antiquaire, contre 400 francs, un tableau dans le style du quinzième siècle, ce n'est pas qu'il eût besoin de cet argent — ce qui

sentirait bien son prolétaire — mais pour le donner à une jeune personne. Soyez sûr encore que s'il est l'ami du comte Varegnana, c'est que ce n'est pas un comte de rien du tout. Ecoutez plutôt comment le peintre nous le décrit absorbé dans la confection d'une lettre (le texte entier est de Bourget !) : "Il plonge des plumes de cygne dans un encrier ciselé par Benvenuto Cellini, s'il vous plaît. Je vous ai dit que c'est un seigneur, un noble et vieux seigneur. Plusieurs feuilles de papier déchirées et jetées dans un vaste bassin de cuivre repoussé, un antique brasero aux armes de sa famille — encore le Seigneur ! attestent sa difficulté à composer cette lettre".

Pour quel public, Seigneur ! écrit donc M. Paul Bourget ? On croirait que ce ne soit que pour des maîtres d'hôtel et des couturières. Sans fréquenter journellement chez les princes, on sait qu'il n'est pas du goût le plus sûr d'aller mettre ses armoiries jusque sur son panier à papier. Et les remarques psychologiques ! Citons au hasard : " Que j'en ai connus de ces pères et de ces maris, d'étoffe rude, de tempérament épais, et qui se trouvaient avoir, celui-ci pour fille, celui-là pour femme, de ces créatures toutes pareilles aux mimosas, à ces plantes animalement sensibles, qu'un froissement fait frissonner, se contracter ! Que j'en ai vu, de ces fleurs vivantes, dépérir, se faner au voisinage constant d'êtres trop bruyants, trop affirmatifs, trop forts, qui leur faisaient du mal par leur simple existence, sans même s'en douter, qui les tuaient, quelquefois en les chérissant!..." Inutile, n'est-ce pas ? de citer davantage — Mais n'est-il pas affligeant qu'un homme qui aurait pu, par sa culture et l'ensemble de son œuvre, s'assurer le respect, le décourage avec cette désinvolture ?

J. S.

⁂

M. BARING ET DOSTOÏEVSKY.

M. Henry Davray, dans le *Mercure de France*, exprime sa gratitude " à ceux qui nous apportent sur les Russes des informations de première main, comme le fait M. Maurice Baring dans ses *Landmarks in Russian Literature*"... Certes,

au premier chapitre de l'ouvrage, où pouvaient abonder les observations personnelles et les aperçus ingénieux, on trouvera sur le *Caractère Russe* des remarques qui sont justes. Mais les " informations de première main " dont parle M. Davray, je les ai vainement cherchées ailleurs, et surtout dans cette moitié du volume qui se rapporte à Dostoïevsky. On y voit M. Baring se référer tantôt à l'*Histoire de la Littérature Russe* du Professeur Brückner, tantôt au *Tolstoï et Dostoïevsky* de Dmitry Merejkowsky. Mais on l'y prend aussi à suivre pas à pas le texte du *Roman Russe* de Melchior de Vogüe ! Bien plus : il considère que : " no finer estimate of Dostoïevsky's genius exists than M. de Vogüe's introduction to *La Maison des Morts* ". Sans utiliser les plus suggestifs fragments de la *Correspondance*, sans faire appel à de significatives anecdotes, il se borne à reprendre les plus sommaires lieux communs sur la bonté russe et les tendances morales de Dostoïevsky. Le portrait qu'il en trace n'est que redite. Pas un neuf accent ne s'y vient ajouter. Pas une retouche n'en modifie l'expression. M. Maurice Baring n'est pas sans soupçonner de " dangereuses profondeurs " dans l'âme de Féodor Michaïlovitch, mais il se garde d'y porter quelque lumière.

Il constate chez l'écrivain un " manque d'équilibre " et de cette constatation fait l'élément essentiel de sa critique, quand il aborde l'œuvre. Dire des livres de Dostoïevsky qu'ils sont mal composés, c'est pratiquement n'en rien dire, ou plutôt c'est soumettre son esprit à une idée toute faite de la composition littéraire. Il faudrait montrer *comment* ces livres sont composés. M. Baring ne le fait pas. Il s'intéresse à son sujet en dilettante. Sa sympathie, sa bonne volonté sont grandes. Mais la divination d'un artiste lui fait défaut. Et cela revient à dire que le génie de certains créateurs se refuse à la prise de certaines intelligences. Elles contrarient en interprétant, et ne sauraient comprendre sans mutiler.

Il est vrai que M. Maurice Baring destine particulièrement son livre à des lecteurs peu versés dans la littérature russe. C'est pourquoi, sans doute, il s'applique à ne les point rebuter par la profondeur de ses analyses ou la singularité de ses

points de vue. Nous n'en déplorerons pas moins qu'un auteur dès longtemps familier de la langue et de la vie russes, ayant eu la fortune de s'entretenir sur place "avec des hommes et des femmes de classes très diverses", se dispense de nous apporter, sur les êtres et sur les œuvres, des documents plus révélateurs. M. Baring se tient pour satisfait de planter quelques "jalons"[1] en un territoire mal exploré. Le malheur a voulu qu'il n'eût, au cours de son expédition, relevé que les points les mieux connus. Ses "jalons" font double emploi.

J. C.

* * *

AU TEMPS DE LA COMÈTE, par *H. G. Wells*, traduction H. D. Davray et Kozakiewicz.

Ce *Changement* moral et social que peint Wells avec complaisance dans un livre finement traduit par MM. Davray et Kosakiewiez, plus sûrement que le suffrage universel même remanié, la comète nous le vaudra-t-elle ? Connaîtrons-nous l'ère des bergeries, rêve des pacifistes obstinés, lorsque la queue du météore aura balayé la terre et nos âmes de tant de préjugés d'orgueil et d'appétits de domination? — Comme l'hypothèse paraît peu probable et peu humaine dans ce livre, en regard des hardies mais logiques *anticipations* que ne déterminait aucun "deus ex machina" céleste! L'auteur s'amuse cette fois; mais s'amusant, nous lui reprocherons de prendre un ton trop sérieux, de circonstancier la fantaisie selon une trop lente précision qui donnerait le change à un lecteur non prévenu. Certes nous retrouvons ici cet humour déductif qui est le don principal du Jules Verne Anglais. Mais, (et ceci est bien anglais encore, non pas au meilleur sens du mot), une histoire sentimentale vient se greffer sur l'utopie et l'alourdir bien inutilement. Si l'auteur a pensé en rendre moins morose sa peinture, il s'est trompé. Nous ne l'aimons point psychologue. Manieur d'idée, inventeur de mécaniques improbables,

[1] *Landmarks in Russian Literature*, by Maurice Baring (Methuen and Co.)

prophète cosmique même, il est pour nous comme une façon de savant ; qu'a-t-il à faire avec les passions humaines? On lira malgré tout *Au temps de la comète* avec agrément : le jeu purement cérébral y tient encore la plus large place. Mais que l'on n'oublie pas de le prendre bien comme un jeu, au même titre que l'*Ile du Docteur Moreau* ou que *la Guerre des Mondes*.

H. G.

* * *

LES PAYSAGES DE M. ALBERT MARQUET (*Galerie Druet*).

Et quoi ? après l'école de 1830, après Corot, après Jongkind, après les impressionnistes, après les néo-impressionnistes, après Cézanne, après un siècle de suprématie et de débauche, l'art du paysage sur nature, exécration du maître Degas, n'aurait pas dit son dernier mot, ne serait pas, du moins provisoirement, épuisé ? Loué soit M. Marquet, entre tous les paysagistes d'aujourd'hui, qui nous donne depuis dix ans cette surprise, cette joie.

Bien qu'il semble ne devoir rien aux maîtres qui l'ont précédé, on éprouve devant ses œuvres le même sentiment de sécurité que devant des œuvres anciennes, déjà classées. J'en crois tenir la raison principale, c'est que, contrairement à beaucoup d'autres, ce paysagiste dessine. Qu'il sache dessiner et construire, deux nus nettement et nerveusement inscrits en font foi, qui ne sont pas le moindre attrait de l'exposition présente; ils se tiennent droit sur leur base, ils ont leur place précise dans l'atmosphère où ils baignent. A un acquit si précieux, dû exclusivement j'imagine à l'étude de la figure, M. Marquet aura le bon sens de ne point renoncer, sous prétexte décoratif, quand il évoquera un paysage. Perspective linéaire, perspective aérienne, il ne peindra rien que de parfaitement établi d'abord, que sur un dessin strict, en profondeur. Il est de mode de rire du trompe-l'œil : quand l'artiste n'a pas d'autre but, c'est chose médiocre, détestable ; quand l'illusion s'ajoute à la conception harmonique du tableau, définie par Maurice Denis

ıprès Cézanne " certaines taches de couleurs en un certain ɔrdre assemblées ", elle anime cette harmonie, et la relie à la ıature. La joie de sensibilité que nous exigeons de l'œuvre ɔeinte ne devrait-elle pas toujours s'accroître d'une joie de 'eprésentation contenue dans la définition même de l'émotion ɔicturale. Le bourgeois ignorant qui s'écrie devant une toile du Salon : " comme c'est bien ça " a raison pour moitié. L'autre moitié appartient à l'artiste insoucieux d'illusion — et e ne prétends pas mettre ces deux moitiés en balance. Mais ɔourquoi donc l'artiste ne voudrait-il pas avoir raison tout à ait ?

M. Marquet s'y efforce. Chacun de ses paysages est comme ıne fenêtre sur la nature, sur les façades des maisons, sur les ırbres, sur l'eau, sur l'air. Je ne sais pas de peinture plus ıérée et où la qualité de l'air suivant le pays et le temps soit ixée en valeurs plus justes. Pareille sensibilité de la vue se fût nal satisfaite du prisme limité des couleurs pures. Nous ıssistons à la réhabilitation de la demi-teinte, soit que dans une ɔériode précédente le peintre ait préféré des harmonies plus blondes, soit que selon la dernière manière il s'attache à faire chanter les gris froids. Ici et là même rareté de nuance dans 'absolue justesse des valeurs. J'ajouterai : même ampleur d'arabesque dans l'absolue justesse du dessin. Et donc M. Marquet aurait concilié le trompe-l'œil et l'art, l'imitation de a nature et l'accent de sa sensibilité personnelle, et nous ɔourrions attendre de lui presque tout, si la courbe de sa carrière ne semblait l'avoir conduit à une sorte de cul-de-sac où nous ne voudrions pas le voir s'établir définitivement.

On sait comment il s'évada de la géométrie un peu minu-ieuse et sèche de ses premiers essais, comment d'abord sans 'enier son goût pour la netteté dans les plans, il les enveloppa dans une lumière plus complexe. Mais en y songeant, nous nous demandons si ce n'est pas dans cette période intermédiaire qu'il atteignit non seulement à la plus sûre mais à la plus riche et la plus voluptueuse beauté ! Quoi de plus accompli que ce ' *Balcon* " que cette image de *Notre Dame* vue du quai de la Tournelle, forte et subtile, sans vain chatoiement ! Et certes

il l'affirmait déjà sa volonté de synthèse, mais sans l'audace brutale qu'il devait déployer plus tard et qui triomphe dans son exposition actuelle. Réduire au minimum possible les éléments de l'accord plastique, sans nuire à la représentation des objets, en leur conférant au contraire une vérité plus générale, tel fut son but dans cette dernière période. Il y parvint. Quelques amples teintes plates, cernées par quelques larges traits vivants, c'est assez désormais pour qu'il crée un effet et une harmonie. Voyez le *Pont St Michel*, le *Port d'Hambourg*. La franchise, la décision, la maîtrise de soi que supposent de pareilles réalisations (nous les imaginons rapides et fixées sur le champ) ne nous feraient pas regretter la sage application d'autrefois, si elles ne risquaient bientôt de naître par mouvement réflexe, par habitude, par manière. M. Marquet aura-t-il le courage de secouer sa virtuosité elle-même et de ne se plus satisfaire de la plus satisfaisante des réussites synthétiques ? Une fois libéré où ira-t-il ? Voilà les questions que mon admiration lui pose. Du moins, je ne puis m'empêcher, en le quittant, de jeter un coup d'œil d'espoir sur les deux morceaux de nu magistraux qui opposent leur plénitude difficilement obtenue à l'improvisation hardie de tant d'effets de pluie, de neige, de ciel et d'eau.

H. G.

* * *

A PROPOS DE QUELQUES CONCERTS DE MUSIQUE NOUVELLE. *(S. N. M. — S. M. I. — Concert Mahler.)*

Les plus enthousiastes admirateurs de notre moderne Ecole Française, si tant est qu'on puisse appeler Ecole la troupe bigarrée et grâce à Dieu contradictoire de nos jeunes musiciens, ne peuvent pas ne pas nourrir quelque inquiétude secrète au sujet de l'art musical de demain. Si hardis constructeurs que soient MM. d'Indy, Dukas et Magnard, si subtils harmonistes MM. Fauré, Debussy, on déplorera que ceux qui les suivent semblent, à quelques exceptions près, hypnotisés sur le raffinement de leur technique, raffinement polyphonique, ou harmonique ou orchestral, qu'ils

oublient l'esprit pour la lettre, et que renchérissant sur des miracles d'écriture ils entraînent certains de ces maîtres eux-mêmes à renchérir. A quel point est méconnu l'enseignement de M. Debussy par exemple, si humain, sensuel, direct! à quel point l'exemple viril de la 2e symphonie de M. Magnard où se réveillent la joie populaire et la danse ! Pour un accent sincère comme celui qu'on applaudit l'autre soir à la *Société Nationale* dans la suite de Mme Béclard sur la *Partenza* de Vielé Griffin. Que de contrefaçons et de grimaces ! On ne saurait rien dire encore de la *Société musicale indépendante* qui vient de se fonder pour jouer de jeunes auteurs, sinon qu'elle n'a pas produit encore d'œuvres maîtresses, et que sans la *Chanson d'Eve* de M. Fauré et les petites pièces pour mains enfantines de M. Ravel, *Ma Mère l'Oye*, elle n'eût su nous révéler que deux morceaux javanais assez curieux, notés et orchestrés par M. Charles Koecklin et que quelques œuvres étranges de M. Kodaly, le chef paradoxal d'une nouvelle école tchèque. En sommes-nous réduits à n'admirer que des raretés exotiques où nous reconnaissons les petits côtés de notre art, encore rétrécis ?

On comprend que le public, avide d'air, se tourne vers la Russie, vers l'Allemagne, vers une barbarie plus abondante ; que déçu, devant le grand musicien et demi qui résume toute la musique russe (Moussorgski complété par Rimsky Korsakov), devant cet autre virtuose de technique polyphonique et orchestrale — et rien de plus — qu'est Richard Strauss, il soit venu à Gustave Mahler, continuateur avoué de Ludwig van Beethoven, à Vienne... Mais je ne puis pas admettre qu'il n'ait pas trouvé là la plus considérable de ses déceptions et que sous prétexte de santé, il ne soit pas retourné d'un bond à *Iberia* et aux *Histoires Naturelles*, fier des siens.

Devons-nous condamner M. Gustave Mahler sur une symphonie, et fût-elle avec chœurs — les siennes le sont presque toutes — quand son œuvre en comporte neuf? Ce serait injuste et sot. Mais pourquoi, s'il en écrivit depuis de meilleures, nous apporte-t-il la seconde, celle-ci ? On imagine difficilement disproportion aussi gigantesque — de là le nom sans doute de *Titan Symphonie* — entre la masse des exécutants, instru-

mentistes et voix, et l'insignifiance, la banalité. il faut le dire, la bassesse, des idées et des développements.

Le premier mouvement put donner le change, une certaine gravité morose l'emplissait : de temps en temps un éclat de fanfare réveillait notre respectueux ennui. Si cet artiste pense continuer Beethoven, nous disions-nous, laissons-lui une illusion si ennoblissante. Aux deux morceaux suivants notre respect tomba ; la symphonie devenait rhapsodie ; le musicien évoquait le Prater viennois non en vives couleurs dansantes, mais en vulgarités douceâtres, douceâtres jusqu'à l'écœurement, jusqu'au rire — car se réclamer de Beethoven et aller si loin dans la platitude est un spectacle exhilarant. Au quatrième morceau résonne enfin la voix humaine.

Oh ! l'entrée de la voix dans la *neuvième symphonie* : quel tremblement ! quelle horreur sacrée ! quelle attente ! Ici un contralto nous chante un lied, sans aucune raison, pour varier le pot pourri. Et le final vient couronner le tout d'une tempête qui n'est pas plus justifiée et où les cocasseries orchestrales, (disparition des cors dans la coulisse, effets de lointain, subite réapparition) ne dissimulent pas la faiblesse de la pensée. Au reste, nous n'aurions pas pris la peine de parler d'un musicien habile à manier l'orchestre, — un de plus, ils le sont tous — celui-ci se réclamât-il de Beethoven, si certains connaisseurs n'avaient eu le front de nous l'opposer. Ce sont de nobles dons que "l'ampleur" et que l'abondance. Mais il n'est pas en art de valeur quantitative à laquelle nous ne préférions la plus petite qualité. Lorsque nous reviendront la grandeur, l'élan spontané, l'allégresse, nous les saluerons avec joie. On ne peut pas nous en vouloir de respirer en attendant les fleurs rares et délicieuses de notre jardin musical français, le seul qui fleurisse encore au monde.

H. G.

* * *

LE PRÉSIDENT ROOSEVELT A LA SORBONNE.

— Roosevelt émerge d'un groupe qui vient d'entrer, à droite, et se dirige vers son fauteuil, au milieu de l'estrade. Durant

ce trajet, on l'acclame et il salue. Il salue, c'est-à-dire qu'il s'arrête, hausse le buste, allonge le cou et regarde la foule d'un air réjoui, — puis par deux fois, d'un mouvement de tête court et automatique, il fait signe que oui.

— Une mâchoire de dogue et d'homme politique ; des yeux de myope, rougis et enfoncés ; des cheveux blonds, qui donnent à ce chasseur un air puéril.

— Son teint rouge et tanné de paysan inspire la confiance, le fait ressembler, dans sa redingote trop large, à un riche fermier, le dimanche, au temple, ou à un clergyman qui serait cultivateur.

— Il ne s'est pas "arrêté longuement à contempler la fresque de Puvis de Chavannes", comme l'ont imaginé les journaux. Il a rapidement *reconnu* la place et s'est installé dans le fauteuil, puis, sans prendre garde aux applaudissements amusés, il a saisi la bouteille sur la table et l'a débouchée entre ses genoux.

— "Vous êtes un rude soldat... Vous êtes un Homme Représentatif !" lui dit M. le Vice-Recteur. Et Roosevelt se adresse, ses notes à la main.

— Son action oratoire est mouvementée à l'excès. Il brandit au-dessus de sa tête un paquet de notes. Il prend à partie ce notable sur l'estrade, puis cet étudiant, là-bas, tout au fond des tribunes... Dans sa République, peut-être, comme à Rome, au temps de Menenius Agrippa, l'art de la parole est encore tout neuf ; et cette gesticulation paraît, sans doute, bien pathétique aux "rudes trafiquants" des villes de l'ouest.

— Je retrouve, malgré moi, tels que je les ai vus dans les magazines américains, les différents *temps* de son geste favori *décomposé* comme le coup d'aile d'un oiseau lourd.

— Il lève le bras, et sa manchette, mal fixée, se détache. Ainsi, les dimanches soirs, aux carrefours de Londres, des clergymen de fortune secouent leur auditoire austère et naïf avec de grands gestes violents, des images usées...

— "Est-ce qu'il parle de Whitman ?" me demande tout bas mon voisin, qui est poète.

La phrase de Roosevelt, en effet, rappelle celle de Whitman: cette phrase qui ne finit pas, où s'insèrent de longues énumérations abstraites et passionnées, où tous les mots de la langue — semble-t-il — éclatent et s'épanouissent. Comme un pêcheur son filet, Roosevelt lance ses mots au-dessus de la foule, les fait planer une seconde en s'arrêtant brusquement sur la syllabe accentuée, puis les ramène vers lui en traînant...

Il faut entendre prêcher cet Américain, pour apprendre à jeter, vers "la silencieuse mer des visages," ce verset de Walt Whitman comme un appel des bras :

I will plant companionship thick as trees along all the rivers of America, and along the shores of the great lakes, and all over the prairies,
I will make inseparable cities with their arms about each other's necks,
By the love of comrades,
By the manly love of comrades.

— Ceux qui ne connaissaient point l'anglais auront été bien déçus quand ils auront connu le sens de cette parole farouche.

Je ne revois plus, moi-même, en lisant son discours, le rude pionnier du nouveau-monde, le citoyen de la "République géante de l'ouest". C'est "un riche laboureur sentant sa fin prochaine" qui déverse son intarissable sagesse ; c'est un vieil Anglais, le soir, quand la factory est fermée, qui révèle à son auditoire, sous forme de sentences, les douze moyens d'arriver honnêtement.

— Nous lui avions prêté *Froissart* et *la Chanson de Roland:* il nous rapporte *la Science du Bonhomme Richard.*

A.-F.

Nous parlerons, dans notre prochain numéro, de la traduction des *Poésies complètes d'Edgar Poe* que vient de publier Gabriel Mourey et de la *Chronique du Chaperon et de la Braguette* par Tristan Klingsor.

Le Gérant : ANDRÉ RUYTERS.

THE ST. CATHERINE PRESS LTD. (Ed. Verbeke & Co.), Bruges, Belgique.

SOMMAIRE du No 16.

SOMMAIRE du No 17.

La Nouvelle Revue Française

se trouve à PARIS chez :

BENARD, Galerie de l'Odéon.
BLANCHARD, 4, Boulevard St.-André.
BOULINIER, 19, Boulevard St.-Michel.
CONARD, 17, Boulevard de la Madeleine.
DRUET, 108, Faubourg St.-Honoré.
FLAMMARION, 14, rue Auber.
„ 10, Boulevard des Italiens.
FLOQUET, 47, rue des Martyrs.
FLOURY, 1, Boulevard des Capucines.
FONTAINE, 50, rue de Laborde.
GALERIE d'ART DÉCORATIF, 7, rue Laffitte.
GATEAU, 8, rue Castiglione.
MARTIN, 3, Faubourg St.-Honoré.
MELET, 46, Galerie Vivienne.
PAUL, Place Beauvau.
REY, 8, Boulevard des Italiens.
STOCK, 155, rue St.-Honoré.
TASSEL, 44, rue Monge.
WEILL, 60 rue Caumartin.

et dans les principales bibliothèques des gares.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS

LE TOME III (Février 1910 — Juin 1910).

HENRI FRANCK

HENRI GHÉON

ANDRÉ GIDE

RÉGIS GIGNOUX

ANDRÉ RUYTERS

SAINTLÉGER LÉGER

JEAN SCHLUMBERGER

RAYMOND SCHWAB

VALERY LARBAUD

GEORGES VALOIS

EMILE VERHAEREN

CHARLES VILDRAC

TANCRÈDE DE VISAN

Cette table des matières doit prendre place dans la collection de la Revue à la fin du tome III, c'est-à-dire après le n° XVIII (juin 1910).

Le Gérant : ANDRÉ RUYTERS.

THE ST. CATHERINE PRESS LTD. (Ed. Verbeke & Co.), Bruges, Belgique.